

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Les Héliènes de l'Hellade, de l'Egypte et du monde entier expriment, dans les moments historiques que nous traversons, leurs sentiments d'affectueux attachement et de profond loyalisme qu'ils portent au Trône ainsi qu'à la personne de leur Souverain bien-aimé, Georges II qui les conduira, comme Son Père le Roi Stratège Constantin XII, de de bien heureuse mémoire, de victoire en victoire, la main dans la main, avec nos Alliés Britanniques, décidés à tous les sacrifices pour la victoire finale.



Tous les amis de la Grèce joignent leurs vœux à ceux des Héliènes et se réjouissent de voir la nation Héliène réunie autour de son Souverain et du nouveau Chef du Gouvernement national M. A. Corizis, Confiante en elle-même et en ses Chefs nous sommes persuadés qu'elle poursuivra sa noble mission historique ainsi qu'elle a toujours fait depuis que l'esprit de Salamine et de Marathon rayonna par le monde renouvelé par l'esprit du Pinde grâce au miracle du 4 Août 1936.

P.T. 5

S. M. GEORGES II, Roi des Héliènes en tenue de Général d'aviation.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Th. Nicoloudis, Phileas Lebesque, Alex. Embiricos, Maurienne, Demosthène Voutipas, Léon Coucoulas, Ivo Barblitch, Hélène A. Volskou, Athina Tarsoull, Eloy Trouvère, Etienne Meriel, Alix Condor, C. Lemalme, J. P. Ballod, A. Shual, Spir. Pappas, Glafcos Allithersis, Athina J. Pappa, Georges Vasdékis, Sopho, Chlha, Démocratis, Sem., etc.

APPEL

de la Croix Rouge Hellénique

«Nous faisons appel à nos frères et amis en Egypte pour qu'ils nous aident dans notre tâche en faveur de nos glorieux blessés de guerre qui combattent au front pour l'honneur de la Patrie».

Le Comité Permanent d'Egypte de la Croix-Rouge Hellénique lance un fervent appel à tous les hommes de la Vallée du Nil en faveur de son Oeuvre qui, étant donné les besoins immenses et les ressources très limitées de la Grèce, est titanique.

Que tous ceux, amis de la Grèce combattante, qui ont donné ou qui donneront leur appui à la Croix Rouge Hellénique sachent, soient convaincus que cet appui apportera au soldat grec l'aide nécessaire à sa tâche, le pansement de ses blessures et le sentiment que le monde entier est penché sur son chevet de héros.

Que tous ceux qui ont donné ou qui donneront leur appui à la Croix-Rouge Hellénique sachent, soient convaincus que cet appel apportera aussi au villageois du front et au citadin, victimes des bombardements inhumains, sans gîte, au milieu de la tempête et des affres de la guerre, l'aide matérielle provisoire mais reconfortante.

Toute contribution, l'obole de la veuve tout comme le chèque du riche seront reçus avec la même gratitude et la même profonde reconnaissance.

Le Comité Permanent d'Egypte est convaincu que sur cette terre d'Egypte, généreuse et bénie, où l'arbre de la liberté, de la tolérance et de la charité fleurit depuis l'aube de l'histoire humaine, son appel trouvera son plus vibrant écho.

CROIX-ROUGE HELLENIQUE

Comité Permanent d'Egypte

Le Président: C. MOURATIADI

Prière d'adresser votre contribution

soit à Mr. C. MOURATIADI — B.P. 1157 — Le Caire.

soit à Mr. C. VALTIS, Consul Général de Grèce à Alexandrie.

soit à la Banque d'Albènes à Alexandrie.

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration
69, Rue Gabalaya, Zamalek
LE CAIRE

Nouveau chef

S. E. M. ALEXANDRE CORIZIS

... le principe de toute ma vie fut : *SERVIR.*

Déclaration aux membres de la Presse.

S.E. M. Alexandre Corizis, est une des personnalités les plus marquantes et les plus en vue de la capitale. Réunissant au plus haut degré des qualités et des vertus qui distinguent les hommes exceptionnels il a gravi très rapidement les plus hauts degrés de l'échelle sociale par son intelligence, son travail et la vivacité de ses conceptions.

M. Alexandre C. Corizis, le nouveau président du Conseil, est né à Poros en 1885. Après avoir achevé ses études de droit à l'Université, il entra à la Banque Nationale de Grèce, où il devait faire une brillante carrière, attacher son nom à l'organisation du Crédit Agricole, et être nommé sous-gouverneur en 1929 et plus tard co-gouverneur avec Jean Drossopoulos. Dans l'intervalle, il eut l'occasion de s'occuper de la situation financière, alors inextricable, du Saint-Sépulcre à la satisfaction du Gouvernement et de la Communauté. Il a été jusqu'à ce jour le président de divers organismes où son esprit d'organisation remarquable s'est maintes fois distingué.

Il contribua activement au développement du mouvement coopératif en Grèce et à la fondation en 1925 du Comptoir central du raisin de Corinthe, dont il présida le conseil d'administration jusqu'en 1928.

M. Corizis a contribué pour beaucoup à l'oeuvre du Conseil Supérieur Economique et il est l'auteur de diverses études très appréciées. Après le 4 août 1936 M. Métaxas lui confia le portefeuille de l'Assistance Publique, à laquelle M. Métaxas attribuait une importance primordiale. Son action fut particulièrement brillante. Lorsque le 11 juillet 1939, M. Corizis quitta le ministère pour retourner à la Banque Nationale de Grèce à la tête de laquelle il succédait à feu Drossopoulos, le président du conseil lui adressa une lettre où il lui disait entre autres : «Je comptais vous garder ministre à perpétuité, surtout après le succès de votre activité ministérielle

et en général comme un aide et un collaborateur précieux pour toutes les questions. Vous avez posé, en ce qui concerne l'hygiène et l'assistance publique, des fondements si solides, que j'espérais que vous achèveriez votre oeuvre. Mais comment vous empêcher, dans une circonstance pareille, de retourner à la Banque Nationale, la première institution de crédit de notre pays?».

Les hommes politiques reconnaissant la droiture de son caractère et sa compétence dans les questions économiques, cherchèrent aussi sa collaboration.

Une première fois en 1930 et une seconde en 1932 E. Venizelos lui offrit le Ministère des Finances que M. Corizis refusa, voulant rester en dehors de la politique. Néanmoins en 1933 il fit partie du ministère formé par le général Othoneos. P. Tsaldaris qui lui succéda, en formant son ministère eut recours à M. Corizis lui demandant sa collaboration mais cette fois encore il refusa.

M. Corizis comme tous les patriotes hellènes, voyant pointer à l'horizon une renaissance nouvelle sous l'impulsion créatrice de Jean Métaxas travailla de bon coeur et pendant les trois ans qu'il collabora avec Jean Métaxas, fit des merveilles, secourant les déshérités et les malades, construisant des hôpitaux, faisant voter des lois sociales, contribuant grandement au succès de l'oeuvre grandiose entreprise par le Gouvernement du 4 Août 1936. Jean Métaxas estimait et aimait profondément son collaborateur et il y a deux ans le désigna comme successeur éventuel. S.M. le Roi Georges II entourant toujours M. Alexandre Corizis de sa haute confiance l'appela à la lourde succession de Jean Métaxas.

Nul doute que M. Alexandre Corizis en dépit des circonstances difficiles que nous traversons accomplira sa mission avec plein succès ainsi qu'il a toujours fait et conduira la Grèce à la victoire par la claire voie que traça l'inoubliable chef, Jean Métaxas, et que tous les Hellènes suivent avec décision et enthousiasme.

POURQUOI NOUS NOUS BATTONS

L'épopée nationale se poursuit, incomparable, aux montagnes albanaises. Un empire qui a basé ses plans sur la violence, la ruse et l'imposture, chancèle. Un petit pays qui a été retrempe par un grand Chef dans ses anciens idéaux qu'il avait oubliés, se déifie. Jamais l'esprit se battant contre la matière, jamais la justice luttant contre l'injustice n'a eu une victoire si complète.

La période hellénique actuelle est la plus glorieuse de notre histoire. La vertu hellène n'a jamais atteint jadis cette hauteur dans toutes ses manifestations. Depuis le soldat hellène au front et dont l'éclair de la bravoure a ébloui le monde, jusque au plus humble retraité de l'arrière qui cède sa mince pension pour les besoins de la Lutte, une Nation entière achève une histoire immortelle qui, à travers les siècles, s'élèvera devant les hommes comme une Leçon inégalable. Cette grande époque hellénique a son expression. C'est Jean Métaxas. Car c'est lui qui l'a créée, c'est lui qui a pu donner aujourd'hui à tous les Hellènes la mesure de leur vertu.

Dans le tourbillon des émotions — une menace de trois mois a précédé la guerre — dans l'ivresse des enthousiasmes et le voile des larmes de joie, dans l'écho continu de l'admiration mondiale pour l'héroïque Hellade, chacun dans sa conscience ou en présence d'amis, nous n'avons pas encore eu le temps de réfléchir, de comprendre, de peser, d'exprimer dans toute son étendue la signification du rôle que Jean Métaxas a joué et joue à l'heure présente dans l'histoire hellénique. Tout le sentent, à peu près tous l'avouent — car il y a (quand même) quelques pauvres personnes qui peuvent parler de l'épopée de l'Hellade de 1940 sans la faire précéder à haute voix du nom : Jean Métaxas. Mais, dès que nous reviendrons de l'éblouissement pour l'essor hellénique de ce jour, dès qu'à la table du règlement définitif des comptes de la guerre, sera prouvée la valeur incalculable—morale et matérielle—du concours hellénique, dès que dans la paix qui suivra le cliquetis des armes, nous comprendrons pendant combien de millénaires encore vivra la Nation Hellène à la suite du chapitre de la Gloire de Pinde et de Pogradetz, c'est alors seulement que nous conce-



S.E. M. TH. NICOLOUDIS

cevrons réellement quelle a été la chance pour l'Hellade de posséder contre l'Italie impériale et la doctrine totalitaire «de la servitude pour les petits Etats», un homme, un héros tel que Jean Métaxas.

Tout est question de Chef en Hellade. Lisez notre histoire gloires et décadences. Montée jusqu'aux cieux et décomposition. Pourtant la race a été toujours la même. Les mêmes vertus, les mêmes défauts. Sûre-

ment plus de vertus que de défauts. Mais, suivant les chefs du jour, ce peuple a galopé vertigineusement vers la Gloire et la Grandeur ou bien il a commis les pires actions et est tombé dans les pires situations. Jean Métaxas a reçu un pays divisé, tombé dans l'anarchie, sans foi, ni idéal, une loque d'état qui provoquait la dérision des ennemis et la pitié des amis. Pendant quatre années, avec un amour incroyable, une passion et un courage des responsabilités, une sagesse et habileté, une compréhension, imagination et rationalisme, il l'a articulée en un état moderne et vital et, soudainement, un matin il l'élève devant l'humanité étonnée en exemple de Grandeur morale. D'autres gens l'avaient divisée et épuisée. C'est lui qui l'a unifiée et consolidée. Quel travail politique ! De cette façon l'Hellade, grâce à lui, a pu repousser la proposition deshonorante d'un empire voisin perfide et a pu courir aux frontières. Depuis lors tout le monde connaît l'histoire splendide qui se poursuit sur la route de Valona, de Tepelèni et d'El Bassan.

Aujourd'hui l'Hellade est un immense champ de bataille. Bataille militaire, bataille morale, bataille spirituelle. Toutes les forces de la Nation s'unissent dans un effort suprême pour conduire à une fin victorieuse la Lutte grandiose que Jean Métaxas a commencé dans son âme depuis un si long temps, la Lutte qu'il a transfusée dans l'âme du peuple hellène durant ces quatre années, la Lutte que continue maintenant l'armée hellénique dans les éclairs de Gloire sur les montagnes albanaises et que la Nation entière poursuit dans la Conscience mondiale.

TH. NICOLOUDIS

Ministre de la Presse.

DEUX POÈMES DE JULES BORELY

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur de ces deux poèmes qui feront partie d'un volume de vers POÈMES que notre excellent collaborateur et fidèle ami fera paraître à Sagriès. M. Jules Borely nous montre encore une fois que malgré la tourmente qui pèse sur la France et sur le monde, l'esprit continue à rayonner et rayonnera tant qu'il y aura sur terre des hommes qui pensent comme lui. N.D.L.R.

J'AI REVU SAGRIÈS...

*J'ai revu Sagriès et sa verte vallée;
Au faite d'un coteau ses toits bien rassemblés,
Sa rivière, qui va mollement déroulée,
Ses bois de chênes-nains, ses vignes et ses blés.*

*Mais qu'y vois-je aujourd'hui quand le regret m'a-
[mène
Dans ces petits chemins où nous passions tous deux?
Ni la fleur qui sourit, étrangère à ma peine,
Ni l'oiseau qui gazouille, ignorant de mes vœux.*

*A présent la campagne est pour moi comme un spec-
[tre
Tout ce que j'en aimais me laisse indifférent,
Lorsque ton souvenir en secret me pénètre
Ce qu'elle offre à mes yeux mon chagrin le lui rend.*

*Que m'importe l'azur des collines jointaines,
L'ombre et l'intimité du fouillis bocager,
La lumière des fleurs, le cristal des fontaines,
Douceurs qu'à tes côtés j'aimais à partager.*

*Ta petite maison où je vis solitaire,
Replié sur moi-même afin d'être avec toi
Suffit à mes regards; égaré sur la terre
Je suis moins seul qu'ailleurs isolé sous ce toit.*

*C'est au-delà des mers que mon désir s'envole,
Pressé de toute part, rapide il te rejoint;
Le rêve du retour me garde et me console
Et je tourne mes yeux toujours au même point.*

J'AI PRIS PAR LE PLUS COURT..

*J'ai pris par le plus court à travers la campagne,
Allant à la faveur d'un air frais et léger;
J'ai parcouru la plaine et franchi la montagne,
Libre!—au milieu des champs rien ne m'est étranger.*

*J'ai passé dans des près parmi les marguerites
Et j'ai dans les labours marché sur les sillons,
Au long d'un chemin creux fleuri de clématites
J'allais, accompagné d'un vol de papillons.*

*J'ai vu de tous côtés des motifs de peinture,
Des sujets d'un aspect à mes yeux familier;
Comme ce vieux moulin sans porte et sans toiture
Dans l'herbe abandonné sous un arbre rouillé,*

*Ou ce mas qui rayonne au milieu de sa terre,
D'une garde de pins fièrement entouré,
Riches de ses vergers, et montrant sur son aire
Des meules qui font foi des profits de l'été.*

*Mais tout ce que j'ai vu, de la terre aux nuages.
Du levant au couchant et de loin ou de près,
N'était plus pour mon cœur qu'un vain peuple d'i-
[mages
Que derrière mes pas j'ai laissé sans regrets.*

*— J'ai trop accoutumé les traits de ce visage;
Le monde que l'on voit je l'ai bien trop aimé!
J'aimais tout hors de moi dans la fleur de mon âge,
Ce que j'aime aujourd'hui vit en moi renfermé.*

JULES BORELY



JEU...X...

*Mon sang dans ma mémoire
Repète la plainte
Des âges révolus...
Que suis-je dans mon sang?
Où vais-je dans ma mémoire?
Inconnu que je reconnais
A travers les masques de chair
Où tant de visages ont précédé le mien!...*

*Mouvements qui me déplacent sans cesse
Rigueurs sans cesse renouvelées
Ne suis-je que votre esclave?
Est-elle jour? est-elle nuit?
Celle qui flambe dans mon sang*

*Et fait crier mes regards dans l'ombre,
De mes yeux brûlés de lumière!...*

*Aveuglante clarté de moi-même
Tu n'es rien qu'un peu de raison!
Ailleurs se trouve ma folie
Qui serait la raison de ma raison!...
Mais rien ne transparait dans le clair - obscur
Des jeux de la lumière et de l'ombre
Fuyants sur les dalles d'un silence
Où le soleil a frappé de stupeur
Le Mort qui m'attend en moi
Pour me parler des secrets de ma Vie...*

IVO BARBITCH

BONNE ET HEUREUSE

Les Chinois, dont la politesse est beaucoup plus raffinée, doivent sourire de la bonne vieille coutume occidentale qui veut que le jour de la Circoncision, hommes et femmes échangent des vœux de «bonne et heureuse année».

Chez eux, quand deux amis ou deux parents se rencontrent, quelle que soit l'époque, il s'entre-souhaitent dix mille années de «délices». C'est le tarif. Vous me direz que cette générosité ne leur coûte pas cher. Mais quoi! Ne trouvez-vous pas très méritoire qu'un neveu souhaite cent siècles de vie et de bonheur à sa tante à héritage, où l'épouse à son mari bien plus vieux qu'elle, et qu'elle n'a jamais aimé? Si le ciel s'avisait de prendre au mot ces imprudents? — Peut-être est-il vrai, la civilité puérile à honnête autorise-t-elle en Chine une restriction mentale. «Dix mille années... dans l'autre monde.»

Dans tous les cas, notre formule n'est pas moins suspecte d'hypocrisie. Sur dix personnes à qui nous offrons nos vœux, il n'en est pas trois au bonheur de qui nous nous intéressons sincèrement. Et je trouve un peu affligeant que les mêmes syllabes servent à l'usage des indifférents et des êtres que nous aimons. Il devrait y avoir pour les gens que l'on voit le jour de l'an une échelle de traitement, je veux dire une gamme des fins de lettres, qui va des alutations distinguées aux tendresses, de la politesse de confection aux baisers sur mesure.

Autrement, il arrivera aux vœux de bonne année ce qui est advenu à notre «bonjour» quotidien. Qui de nous, en disant le matin bonjour à sa concierge, se souvient encore de ce que ce mot signifie, et qu'il appelle ainsi sur elle la faveur divine pour

vingt quatre heures? Déjà, pour gaspiller nos vœux avec tant de prodigalité, il faut que nous ayons perdu toute confiance dans la valeur de cette monnaie.

En vérité nous savons fort bien que la plus jolie année du monde ne peut donner que ce qu'elle a, c'est-à-dire 365 jours 366, au plus, tous chargés à peu près de bonne et de mauvaise fortune. Nous savons fort bien, puisque nous en avons fait un proverbe, que le bonheur des uns est fait du malheur des autres... qu'il faut que des vieillards meurent pour que des jeunes prennent leur place... que des amants souffrent pour que d'autres soient aimés... que cinq millions de Français prennent des billets de loterie, pour qu'un Français gagne cinq millions... C'est triste, mais je n'y puis rien. Si j'exerçais moi-même les fonctions de Providence, malgré le désir que j'aurais de faire plaisir à tout le monde, vous me verriez, je l'avoue, fort embarrassée.

Je serais toute prête, certes à signer une ordonnance décidant que l'année 1941 serait pour tous les hommes et toutes les femmes, bonne et heureuse. Mais il me faudrait supporter l'application de cette mesure à la date où hommes et femmes se seraient mis d'accord sur le sens qu'il convient de donner à ces deux épithètes. Et il se passerait alors ceci: l'année 1941 ne pourrait jamais commencer.

Après tout, ce serait peut-être une solution.

Maurienne

Contes Néo-Grecs

LE BONHEUR

Du haut de la plateforme d'un four, qui laissait échapper par sa gueule des flammes monstrueuses, Aristodémos, un jeune homme au nez épaté, aux cheveux crépus et aux lèvres épaisses, présentant enfin toutes les caractéristiques du nègre, alimentait le four, en y jetant du coke et des morceaux de fonte.

En bas, au milieu de la cour, près d'une ligne d'eau noirâtre, Kampinas, éclairé par les flammes de la fonderie, grand et mince comme un démon, levait une masse énorme, en la tenant à deux mains et frappait sur les lingots de fonte pour les réduire en morceaux. Un peu plus loin, près du mur de clôture en ruines, les fondeurs attendaient assis l'un à côté de l'autre sur un tas de rouille.

Je restais là à regarder, appuyé à la vieille porte du magasin long et étroit, loin de la chaleur du four.

Koulantas avait fini par se taire et restait plongé dans ses pensées.

Je réfléchissais moi aussi à quelque chose. Mais voilà qu'il reprit encore la parole.

Et il recommença à nous parler encore du même sujet, de ses amours et de ce qu'il ferait quand il aurait épousé sa belle.

Il quitterait le métier et ouvrirait un petit magasin.

Heureusement que juste au même instant, Aristodémos descendit en sautant de la plateforme et s'approcha de nous.

En l'apercevant, Koulantas se tût et se dirigea vers la petite porte qui conduisait à l'établissement.

— Il y a une prise pour moi, dit Aristodémos en s'approchant.

— Qu'est-ce qui te prend? Tu nous a vu priser.

— Je l'avais cru !...

Et Aristodémos, attrapant sa flanelle rayée, trempée de sueur l'envoya promener et se mit à faire

des mouvements de gymnastique en ouvrant et en fermant les mains.

— Que faisait-il ici celui-là ? demanda-t-il en parlant de Koulantas.

— Laisse-le, le pauvre bougre, il a des ennuis.

— Tu veux dire des amours, lui dit mon ami Migoulas qui assis sur une pierre restait depuis un moment silencieux ; il est amoureux.

— Bah ! Que je vois cela...

Et Aristodémos alla rapidement vers Koulantas et le regarda sous le nez avec attention.

— Allons quoi, va-t-en d'ici ! lui dit celui-ci en lui tournant le dos et il entra dans l'établissement après nous avoir souhaité bonne nuit.

— Maintenant il va aller chez sa fiancée !... Ai-je dit à Migoulas ; il est au comble du bonheur.

— Au comble du bonheur, au comble du bonheur !... Fit celui-ci en hochant la tête et après au comble du malheur... Mais puisque tu me parles du bonheur, je vais te dire ce que, moi, j'ai considéré comme le bonheur !... Ecoute donc et tu jugeras.

J'étais petit, tout petit, un petit garçon microscopique quand mes parents m'envoyèrent à l'école des filles. Là, j'ai commencé à apprendre mes lettres et en même temps des jeux d'enfants, les jeux de filles. J'ai appris à sauter à la corde, j'ai appris « l'abeille passe, passe ». Ah, je me rappelle encore très bien ce jeu là et il me semble que je vois encore les petites filles se tenant les unes derrière les autres, ressemblant non pas à des abeilles mais à des papillons aux mille couleurs, et passant au dessous des bras levés de deux fillettes qui se tenaient par les mains et figuraient ainsi un pont ou une voute. Et moi, le garçon, au beau milieu, je passais en tenant

la jupe ou le tablier d'une petite fille. Quand on me prenait, ou mieux quand les petites mains qui formaient la voute m'attrappaient, ce qui arrivait très souvent, je sentais une douceur qui courait dans mon cœur, qui parcourait tout mon corps, causée par ces mains de petites filles qui me serraient... Quels souvenirs !... Ainsi dans cette école je coulais des jours heureux. Un vrai paradis. J'allais m'asseoir sur les banc avec les petites filles et j'allais surtout près de celle qui me plaisait et là je faisais la lecture, je bavardais encore davantage, mais en plus de cela, oh, c'était une jouissance divine, nous entrelaçions nos pieds !...

Au bout d'un certain temps, mon père me retira et m'envoya dans une école de garçons. Mais le lendemain, moi, au lieu d'aller à cette école, je me rendis à l'école des filles.

Je ne pouvais me faire à l'école des garçons qui me semblait un véritable enfer !...

Mais malheureusement mon père arriva et me sortit de force de ma place, là où j'étais assis près de ma petite amie et, sans être ému par mes larmes, il me reconduisit dans cet enfer qu'on appelle l'école des garçons et où on ne jouait ni à l'abeille, ni à cache-cache, ni aux autres jolis jeux, mais aux barres, à la pâte, à se donner des coups sur les épaules et à se lancer des pierres à la sortie de l'école !...

Un mouvement se produisit dans la fonderie. Les fondeurs qui étaient assis sur le tas de rouille couraient avec les creusets. A l'intérieur de la fonderie régnait une grande clarté et de grandes lueurs semblables à une pluie de feu s'élançèrent tout à coup...

DEMOSTHÈNE VOUTIRAS



CIEL D'ÉPIRE

*Le vivace cyprès frissonne dans l'hiver,
Plein du songe lointain des belles mers natives,
D'où, sur ces hauts plateaux, ceints de neiges pen-
sives,*
Il est venu planter son destin toujours vert.

*Contre la blancheur vierge éblouissant les cimes
Il tend sa nostalgie, et, compagnon d'exil,
Le minaret d'argent étire son profil
Tout auprès, dans la cendre et la brume unanimes.*

*O frères d'Orient, la pluie et les brouillards
Ruisselant tout le jour sur votre chair frileuse
Savent mieux vous flatter que la clarté joyeuse :
Tout ce deuil s'adoucit à vos charmes hagards.*

*Et dans le gris du ciel où volent des corneilles
Votre beauté que vêt l'abandon et l'ennui
Conserve du passé le rêve évanoui.
Et son arôme triste en vos formes sommeille.*

LAC DE SAVOIE

*Virile, flexueux, cristallin, musical,
Nonchalamment le lac s'étend jusqu'aux montagnes
Dont les versants sauvages que la brume éloigne
Au songe pur de l'eau fond un cadre hivernal.*

*D'un duvet chaleureux fendant le froid cristal,
Le cygne que d'argent une traîne accompagne,
Des arbres du rivage et des riches campagnes
Trouble au miroir de l'eau le reflet vespéral.*

*Parfois des cieus de plomb oppressent ta poitrine
O Lac ; l'humeur du Nord t'endeuille et les bruines
Sans fin, les froids brouillards investissent tes flots.*

*Mais plus souvent te baigne un azur d'Italie
Et les âpres glaciers tout au fond du tableau
Se fondent, rosissants, dans la bleue harmonie.*

ALEXANDRE EMBIRICOS

PRÉHENSION

*O! mes sens: Le faisceau de vos cinq forces jointes
Lui donne toujours l'air d'une étoile à cinq pointes*

Jean Richepin (*Les glas*)

I

Goutte à goutte les stalactites s'allongèrent dans la pénombre des cavernes; larme à larme les termitières s'établirent dans l'ignorance des annales; ainsi descend incessamment la pluie au Nord, en bas nuages à l'horizon; ainsi s'élèvent impuissamment la pierre au Sud, en obélisque, hors du limon.

Le vitrail filtre la lumière et tamise l'air, abritant les conquêtes; le hublot bâfre la clarté, il irise l'eau, protégeant des tempêtes; à égale distance de la clé de voûte et du faux-étambot, à égale méfiance de la vaine ectype et du Grand-Manitou.

La nef a traversé des ouragans, parcouru des espaces aux semis alternés d'altruisme et de haine; l'aiguille a résisté aux conquérants, dominé les surfaces aux sillons successifs de froment ou de canne.

Rayon de soleil pétrifié, piédestal choisi des ibis pour y fixer leur souche, protecteur élu des affaires qui logent en tes cartouches, témoin de l'aquobonisme, ex-voto du fatalisme, déposition de la mort, signet de Sésostris, tu marques Héliopolis, brandon comme preuve édifié.

II

Je suis haut, je suis droit, je suis fort. Dans mes fibres, la sève monte, venant du profond de la terre. Frémissements, mes fleurs, dans l'attente, écartent les lèvres à la caresse éolienne. La Force me pénètre, les ondes me traversent.

Je suis haut, je suis droit, je suis fort. Nuits d'enfance, glacées, longues, au vent persiflant sous la lune; khamassine vainqueur, sous tes salves, brûlantes menaces envers ma sève hésitante, tu souffles dans mes pores ta crasse poussiéreuse.

Je suis haut, je suis droit, je suis fort. Emondage: la serpe coupe, sonnante son premier ministère. Me débattre, chasser cet insecte: comprendre bien vite le poids des branches inutiles. Entendre qui aboie la pompe refoulante.

Je suis haut, je suis droit, je suis fort. Le vent peigne mes longues palmes, où mis en musique il se joue des tempêtes, du froid, des blessures. Les aïgles se glissent sur leurs rémiges à ma tête. Solide je m'accroche, sans crainte des nuisances.

Je suis haut, je suis droit, je suis fort. Avant d'être, fatale plante, sais-tu qui pensa à te faire? Tu ignores pourquoi la parole: «Qu'il vienne!» résonne dans l'aube pâle inédite. Aveugles, mes racines descendent sans comprendre.

Lié à mon origine, sorti du royaume, obscur je m'éloigne de l'ancre originel, je m'élève vers l'azur éternel, vers plus d'air, de lumière, vers le son, purs.

III

Tombe, descends, glisse le long du stipe: corde, liane ou fil, fer ou marbre. Quitte ton aire, délaisse ton arbre dépose ta cuirasse et t'enfuis de ton cippe.

File, va-t-en, longe les voies et sentes, coule le long des eaux, roule et vole. Rampe, t'allonge, t'étire et que sentes fiévreux de tous ces biens le bouquet qui console:

Parfum du blé, des mimosas, des fèves, de l'oranger, senteurs de bois, de sève, vent du lac maréotique.

Enivre-toi, respire avant qu'approche le sable fin, avec son goût de roche vermoulue et chaotique.

IV

Le doigt sur la charte, j'ai découvert un lac. Pour retrouver sa trace emmy la fûtaie, j'ai tissé ma toile sur le paysage, parcourant le nord, le midi, l'occident et le juste milieu.

Et je n'ai plus trouvé le grand trou d'eau où maintenant poussent les blés.

La main à la pâte, j'ai modelé ce corps. Pour recouvrer son âme emmy la membrure, j'ai plissé le voile comme un corsage, caressant le sein, le pubis, l'orient en son juste milieu.

Et je n'ai pu trouver le grand trou d'air où maintenant germe mon grain.

Comme d'un geste avide le campagnard a tondu le mouton, ainsi pour que tu l'entretiennes sur terre, t'a rasé jusqu'au sang la funeste main.

Comme d'un sceau de flamme le maréchal a signé le forçat, ainsi pour que tu ne t'échappes du bagne, t'a marqué sur le front le céleste dotgt.

V

Cristoforo Colombo a quitté le royaume, découvert l'Extrême-Occident et fini dans les fers de la nuit, pour mon somptueux palais.

A Farafra l'oasis a poussé la pastèque qui tarit l'extrême siccité engendrée sous les feux de midi: ô! voluptueux palais!

J'ai descendu au jardin qui fleurait la couronne virginale ou victorieuse, et j'ai mâché un brin de miel, en mon fastueux palais.

Suis descendu à la mer qui posa sa grande âme cristalline à fleur de lèvres, et rabâchai un grain de fiel, don du luxurieux palais.

Lettres Néo-grécques**QUATRE POÈMES DE LÉON COUCOULAS**

Nous publions ci-après 4 poèmes du poète Léon Coucoulas, très connu dans les milieux littéraires athéniens et dont le dernier recueil de vers «UN MATIN» paru dernièrement a obtenu les suffrages de la critique.

Le jeune poète est entouré de l'estime de tous les intellectuels hellènes comme prosateur, traducteur et poète car sa poésie est des plus caractéristiques de l'esprit de la jeune génération. Les vers de Léon Coucoulas sont clairs, son art sans aucune concession et sa source d'inspiration absolument pure. Du reste, nos lecteurs se feront juges en lisant les poèmes que nous publions aujourd'hui: ils seront certainement d'accord avec nous.

LES DON QUICHOTTES

Heureux vous qui passez vos nuits
toujours avec votre insoucieuse jeunesse
et qui partez pour des voyages insensés
portant la cuirasse de Don Quichotte.

Nous ne couvez jamais de chagrin
et vous dédaignez tous ces soucis lointains
qui gâchent notre vie; vous n'êtes même pas anxieux
de savoir si vous arriverez les premiers.

Ah! de cette sagesse précoce qui rive
notre désir, comme une vieille galère
incapable de prendre le large.

Combien est plus sage votre folie
qui vous lance vers des routes sans fin
pour vous emparer des châteaux de la Chimère.

DANS LE PARC...

Dans le parc sans bruit nous passons
et deux ombres nous suivent, fidèles;
tout autour un silence s'étend, profond
Dont les airs étranges nous enivrent.

Et si quelque part, langoureusement nous nous ar-
[rétons

les deux ombres, près de nous, nous imitent;
et si quelque fois nous unissons nos têtes,
elles se baissent aussi pour s'embrasser.

Nous disons des mots tout bas et, en écho,
elles les répètent comme elles les saisissent
Dans le parc sans bruit nous passons
et deux ombres nous suivent, fidèles

Je les regarde et un désir fou s'éveille en moi.
Que nous devenions, nous, les ombres de ces ombres,
car je tremble qu'un jour nous nous séparions
pour ne plus jamais nous rencontrer.

VOYAGE

Quand Anna fermait ses yeux,
Les roses ouvraient les leurs
Et les sources murmuraient des chansons
Qui ne rappelaient pas la mort.

Et nous accompagnâmes son convoi
Avec toutes les grâces de la terre
Qui étaient aussi précoces que ses désirs:
Avec des lys, des jasmins, des violettes.

Et sa bière blanche ressemblait
à un bateau printanier
que d'en haut les nuages appelaient
comme des caps bleus et chimériques.

Et il fit voile inquiet
que la tempête ne le surprenne,
pour jeter bientôt l'ancre
au rivage émeraude de ses rêves.

Quand Anna parlait, aucun de nous
ne pensait à des morts cruelles,
parce que, quand elle fermait ses yeux,
les roses ouvraient les leurs.

MARASME

Enfin, tais-toi; oublie et dors mon âme
En vain, tu aspiras pareille
A un Aigle sans plumes, à monter
Vers le ciel où brillent comme des étoiles tes désirs.

Déjà la vie est stérile, pareille au sable
du désert, et je sens que tu cherches
à montrer combien mes désirs inassouvis
te furent étrangers. La moquerie

Tu la crains dans la chute
Et tu ne veux pas te montrer vaincue.
Mais moi, j'écoute ses sanglots muets

Quand tu me dis: «Lance-toi vers le ciel!»
Comme une source qui pleure ignorée
Dans une artère profonde, cachée de la terre

(Trad. du Néo-grec)

LEON COUCOULAS

LA FRATERNITÉ SPIRITUELLE FRANCO-HELLÉNIQUE

La crise religieuse, politique, morale et sociale, que traverse le monde contemporain, tourne les esprits les plus inquiets de notre époque vers le problème des origines. On cherche passionnément à découvrir la source lointaine et cachée des conceptions, qui ont servi de base à l'édification des sociétés, qui ont guidé leur évolution jusqu'à la naissance du Machinisme. On commence à se rendre compte que l'on ne saurait construire l'avenir, si l'on ne fait pas leur part à certaines hérédités, à certains atavismes. A titre purement individuel, il s'agit aussi de bien se connaître soi-même, selon l'antique enseignement delphique, pour mieux occuper l'échelon social auquel on a été destiné par la nature et pour faire consciencieusement les tâches qui en découlent.

Il n'est personne d'entre nous aujourd'hui qui ne porte en soi, en dépit de certaines idéologies aventurées, les sédiments plus ou moins évidents de plusieurs races entremêlées, et qui n'ait accepté une culture formée d'éléments complexes.

On a maintes fois signalé d'étroites parentés de tendances entre l'esprit français, parentés que la Grèce moderne ne dément pas, au contraire. Est-ce là simple hasard? Il m'a semblé que non. En visitant les ruines imposantes qui dominent encore les hauteurs de Mystra, aussi bien qu'en recherchant le point de départ le plus ostensible de l'évolution du langage hellénique commun, de la Koinê, vers les formes démotiques d'aujourd'hui, en parcourant Chypre et Rhodes, force m'a été de constater que la France des Croisades avait su conquérir une certaine place dans les pays grecs. A travers l'influence de Venise et de l'Italie un poème tel que l'*Erotocritos* montre avec insistance, dans le thème romanesque qui lui sert de support, que le cycle littéraire français de la Table Ronde avait poussé son action jusqu'en Crète. Ce poème, resté si populaire chez les fils de l'Egée, n'a-t-il pas pour sujet, aussi bien que nos romans courtois du Moyen-âge, l'*Epreuve d'Amour*? Notre Racine ne doit-il pas autant à la tradition littéraire et sentimentale du Moyen-âge celto-français qu'à Sophocle et à Euripide? A Byzance, au temps des Croisades, on traduisait nos conteurs en vers, par exemple Philippe de Beaumanoir dans sa *Manekine* et dans sa *Blonde d'Oxford*, comme plus tard sous les Turcs, à la veille de l'Indépendance grecque, on y traduisit nos œuvres dramatiques du Grand Siècle. Mais ces contacts intermittents, encore que répétés, ne sauraient tout expliquer. Il y a tant de coïncidences mystérieuses, tant de rapprochements cachés! Le thème de l'*Epreuve d'Amour* par exemple, se re-

trouve dans le *Ramayâna*, qui célèbre la conquête de Ceylan par Rama ou *Ram* (que d'aucuns font venir des Gaules). En Crète, la fleur de Lys était le symbole de la Royauté, comme elle le fut en France bien des siècles plus tard.

Il faut aller plus loin, pénétrer plus avant dans certains faits de l'histoire primitive des Grecs et des Celtes. Si Tyrinthe et Mycènes nous montrent des forteresses érigées par un peuple qui, pour surveiller la terre conquise, obéissait aux mêmes préoccupations féodales que leurs successeurs Francs, quand ils battirent sur tous les sommets leurs châteaux-forts, il est assez piquant, par ailleurs, de méditer au Musée de Delphes sur la pierre amphictyonique, qui portait le nom d'*omphalos*. Cette pierre sacrée possède sa réplique au Musée de St Germain.

L'*omphalos* celtique marquait, aux temps druidiques, le centre des Gaules entre Gien et Orléans. C'est là que se tenait chaque année la grande Assemblée solsticiale, où étaient arbitrés par le Sacerdoce les conflits entre individus, clans ou tribus. Il y eut donc dans un lointain passé, des institutions analogues de paix en Grèce comme en Gaule, et ces institutions étaient basées sur une doctrine à caractère essentiellement religieux. Elles n'étaient donc point nées de la logique pure, création essentielle pourtant de l'intelligence hellénique. Le sanctuaire delphique, en effet, avec son culte d'Apollon et sa Pythie, dérivait en droite ligne de l'enseignement d'Orphée et de ses disciples. Or, Orphée était un Dorien. Il venait du Nord avec les cygnes qui annonçaient à chaque printemps le retour du dieu solaire. Les Doriens, avant de descendre en Hellas, avaient été les voisins des Celtes dans l'Europe centrale. Comme les Assemblées solsticiales des Gaules répondent aux amphictyonies delphiques, le Druidisme s'apparie à l'Orphisme. Orphisme, dont s'imprégna Pythagore, et Druidisme apparenté à certaines conceptions égyptiennes sont deux frères jumeaux. Tous deux représentent une tradition de sagesse basée sur l'intuition illuminative que vint ruiner le matérialisme romain, grâce aux excès de la logique pure. L'administration de l'Empire détruisit peu à peu les principes d'ordre spirituel, qui avaient réglé séculièrement les rapports entre les hommes. Ces principes, dont le Christianisme allait tenter la rénovation, firent place à la conception impérialiste de l'Etat, appuyée sur des formules juridiques et sur la force militaire. Mais le travail de désagrégation religieuse avait commencé longtemps avant la conquête de la Grèce et des Gaules. Nos philosophes ayant proclamé la souveraineté de la Raison,

l'on s'est figuré que le mythe de la naissance de Pallas-Athéné symbolisait le triomphe de l'Intelligence logique. Il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Toutes les civilisations primitives reposent sur la culture des facultés supra-normales de l'homme. Dès l'époque néolithique, furent pratiquées de nombreuses trépanations de caractère rituel, dont on n'a guère su donner jusqu'ici l'explication. J'en risquerai une... Certains traumatismes, certaines lésions crâniennes déterminent ce que l'on appelle communément *double vue*. Ce fait dut être constaté de bonne heure. Sous le coup de hache d'Héphaïstos, la Déesse de la Sagesse jaillit du crâne de Zeus; mais cette sagesse n'est point travail de Raison, elle est l'*illumination spirituelle*. Ainsi de la hache de silex elle-même jaillit l'étincelle du feu.

L'illumination spirituelle, symbolisée par Pallas-Athéné, s'apparie étroitement, semble-t-il, à l'AWEN des Druides, qui ne s'obtenait que par une longue et sévère initiation, comportant une série d'épreuves. Cet awen, disent les Triades bardiques, permettait à l'Adepté de récupérer le «Génie Primitif, la Mémoire primitive, l'Amour primitif». Tous ces rites furent élaborés longtemps avant Homère, et leur incubation



PHILÉAS LEBESQUE

semble incontestablement européenne. En tout cas, certaines pratiques d'initiation paraissent avoir été communes aux Celtes et aux Grecs. Quels contacts ces primitifs Sacerdotes purent-ils avoir avec l'Égypte? Il serait trop long de le rechercher ici. En tout cas, l'on ne saurait séparer les bords africains de la Méditerranée, de l'Europe elle-même, et l'on sait quelle part importante l'Égypte et la Crète gardent dans la naissance et l'évolution de la culture hellénique. Des siècles et des siècles passèrent. Le Christianisme naquit en Judée mais ce fut la Grèce qui, pour le mettre en œuvre, organisa la coopération de la Foi et de la Raison. De cette coopération le Moyen-âge

français devait tirer large parti. Après la chute de l'Empire d'Orient, aucun pays l'Italie excepté, n'a plus pieusement recueilli que la France l'héritage grec. Il était donc naturel en 1821 que l'élite intellectuelle de la Grèce délivrée du joug ottoman se tournât vers la France, pour retrouver le sens de ses plus anciennes traditions, et pour rattacher le présent du passé. Certes, depuis mil huit cent vingt-et-un d'autres influences vinrent compléter en Grèce l'influence française; mais ce sont nos modes intellectuelles, littéraires, philosophiques ou scientifiques, qui ont donné le branle à tous les mouvements de rénovation qui se sont produits en pays grec et qui les ont dirigé. Certes les grands protagonistes de l'École Ionienne doivent presque tout à l'Italie; mais l'idée même de l'indépendance dérive en droite ligne de nos doctrines de la Révolution. Athènes, élevée au rang de capitale du Royaume, est devenue le creuset où s'est élaborée la fusion d'éléments intellectuels parfois disparates. C'est de Paris que Psichari a dirigé le combat en faveur de la langue populaire. C'est de France que le grand Costis Palamas et ses disciples ont laissé souffler sur eux le vent printanier de la renaissance lyrique symboliste. C'est à Paris que leur camarade Jean Moréas est venu conquérir la gloire. C'est à la Science française que le grand rénovateur de l'Idée delphique Angelos Sikélianos a demandé en grande partie la documentation, qui lui était nécessaire pour dresser les plans de son œuvre gigantesque.

Et si le folklore grec a si puissamment influé sur l'évolution de la poésie lyrique en Hellas, il ne faut pas oublier que les Fauriel et les Marcellus ont, pour une large part inauguré la récolte des Chants populaires.

Nos philologues ont trouvé en Grèce d'ardents disciples. Il ne se semble pas exagéré de dire que l'influence de la France a permis au génie grec de se réveiller et d'être rendu intégralement à lui-même, sans sujétion humiliante. Il est des genres littéraires où le Grec n'a pas eu pour ainsi dire besoin de maîtres. Dans le domaine du conte par exemple. Pour le roman, il semble que les meilleurs d'entre les jeunes, (je songe à *L'Etranger* de Mr. Vouyouklakis récemment traduit en français et édité à Paris dans la Collection Rieder) soient inclus à subir l'ascendant des maîtres russes, de Dostoïevsky par exemple. Mais ne sont-ce pas les Français qui ont universalisé la gloire du Roman russe. Et puis, la Russie est la fille bâtarde de Byzance, dont la Grèce nouvelle est l'héritière directe.

Du côté de la langue, le démotique syntaxiquement parlant évolue dans le sens du français.

Frères et voisins au fond du plus lointain passé, plus tard liés par pacte secret au temps d'Alexandre, des peuples de souche celtique et ceux de souche grecque, petits-fils des mêmes aïeux, se retrouvent aujourd'hui dans le même courant culturel et civilisateur, pour l'illustration toujours plus vive de la Pensée humaine universaliste. Et rien n'est plus reconfortant, ni plus noble.

PHILÉAS LEBESQUE

VERSAILLES

Tel un pénitent gris, le palais séculaire
 Dans le soir qui descend paraît s'humilier,
 Mais rongé par le temps il cherche encore à plaire
 Et sourit aux péchés qu'il voudrait oublier.
 Ici, c'est Trianon; le parc hospitalier,
 Madame, étend sur nous sa fraîcheur tutélaire.
 Tout me semble à la fois étrange et familier,
 Les sentiers, les troncs noirs et les vasques d'eau
 [claire.

Splendeur morne! O deuil blanc des marbres, jour
 [diffus!

Pénombre suintant de tristesses sans causes.
 Un charme agit en moi; des souvenirs confus
 S'accrochent, halos d'or, aux contours flous des
 [choses:

Tout un brillant passé rouvre ses portes closes
 Et je vois nettement sous les arbres touffus
 En habits d'autrefois errer parmi les roses
 Celle que vous étiez et celui que je fus.

Si vous avez gardé tant d'élégance acquise
 Et de grâce un peu mièvre aux traits désuets,
 C'est que Dieu vous fit naître ou duchesse ou mar-
 [quise

A Versailles, au beau temps des galants menuets:
 Cheveux poudrés de blanc, teint frêle et bras fluets,
 Vous passiez pour hautaine et vous étiez exquise.
 Si parfois j'ai souffert de vos dédains muets.
 Tout s'oublia, du jour où je vous eus conquise.

La mort d'un vieil époux vous laissait veuve, au fond
 D'un bel hôtel peuplé de serviteurs dociles.
 J'y pris la place vide et le grand lit profond
 Nous livra le secret des voluptés faciles:
 ...Douce nuit où penché sur vos formes graciles,
 Je n'avais pour rival qu'un horrible griffon,
 Fleurant le vin muscat et le tabac des Iles,
 Cerbère enrubanné, minuscule et bouffon.

Sous le joug, lourd parfois, d'une aimable tutelle,
 J'abjurai tous mes goûts simples et démodés.
 Fort pauvre, je vendis pour une bagatelle
 Le manoir familial aux grands murs lézardés.
 J'appris en arborant de fins habits brodés
 A priser sans salir mes jabots de dentelle,
 Mais pour les courtisanes et leurs grands airs guindés
 Je gardai jusqu'au bout une haine immortelle.

Hélas! Ce temps n'est plus. Notre siècle indigent
 Traîne au fil des jours gris d'incurables névroses,
 Et pourtant le vieux parc aux lueurs du couchant
 Revit; sous les bosquets glissent des ombres roses,
 Les nudités de marbre ont de lascives poses
 Et voici dans cette herbe, où nous allons songeant
 Le bon Faune égrillard aux lèvres demi-closes
 Qui jadis nous charmaient par son rire indulgent.

Vous souvient-il encor de la grotte en rocaille,
 Des bassins argentés peuplés d'amours joufflus
 Et du petit abbé rond comme une futaille
 Qui vous lisait Boccace en guise d'oremus?
 Un soir, à l'heure sainte où sonne l'angélus,
 Je surpris le galant à vous pincer la taille...
 Je le rossai si bien qu'il en resta perclus,
 Mais le roi se fâcha; je dus quitter Versailles.

De ce jour, je sentis, — jugez de mon émoi —
 Notre amour s'embrumer d'un triste crépuscule.
 Vous eûtes des amants et dans mon désarroi,
 Je crus en m'emportant tuer le ridicule.
 Je fis scandale. On rit. Têtu comme une mule,
 Je pris le monde en haine et publiai, je crois,
 Contre les mœurs des cours quelque fade opuscule:
 On me mit en Bastille et vous... au lit du Roi.

Les siècles ont passé. La chair n'est plus que cendre,
 Mais l'esprit las d'errer revient en d'autres corps.
 Je vous revois enfin, moins volage et plus tendre,
 Triste, et le cœur serré de quelque obscur remords.
 Voyez: Rien n'est changé; dans les mêmes décors,
 Le même vent frémit et l'on croirait entendre
 Des violons de rêve aux mystiques accords
 Chanter dans le soir bleu qui sur nous vient s'étendre.

Au souffle évocateur des souvenirs muets,
 Le passé va renaître et je vous sens conquise.
 De blonds amours cachés dans les roseaux fluets
 Rient d'un rire vieillot plein de douceur exquise
 Et sur les frais gazons où le désir s'aiguise
 Les fleurs même ont gardé les parfums désuets
 De vos péchés mignons, ô mignonne marquise
 Au temps du baise-mains et des lents menuets.

ALIX. CONDOR

Centenaire Littéraire**EMILE ZOLA, CRÉATEUR DU "NATURALISME"**

« Je voudrais écrire un article sur Zola, où protester (mais doucement) contre la méconnaissance actuelle de la valeur. J'y voudrais préciser que mon admiration pour Zola ne date pas d'hier et n'est nullement inspirée par mes « opinions » actuelles (simple-ment ces opinions me permettent de mieux juger aujourd'hui son importance); préciser que : à peine au sortir de nos classes et en plein cénacle mallarméen, Pierre Louys me récitait pêle-mêle avec des suites de vers du *Satyre* de Hugo, de longs passages de *La Faute de l'Abbé Mouret* (entre autres) et m'entraînait dans son admiration juvénile. Depuis quelques années, je relis chaque été quelques volumes des *Rougon-Macquart*, pour me convaincre à neuf que Zola mérite d'être placé très haut — en tant qu'artiste, et sans aucun souci de « tendance ». Ma prédilection, sitôt après *Germinal*, va vers *Pot-Bouille*. »

Voilà ce qu'écrivait André Gide dans son *Journal* en 1935. La caution n'est pas peu considérable; elle mérite d'être placée en tête d'un article destiné à rappeler combien grande est la figure du romancier et celle de l'homme, en ce moment où, en dépit des circonstances, bien des coeurs célèbrent le centième anniversaire de la naissance de Zola.

Le 2 Mars 1840 naquit à Paris Emile Zola, qui devait occuper une place primordiale dans l'histoire des lettres françaises.

Son père s'appelait François Zola et était de nationalité italienne. François Zola mourut jeune. Le jeune Emile fut placé au Collège d'Aix où il passa quatre années, étonnant ses maîtres par le scrupule et la méthode qu'il mettait à aborder les questions les plus diverses. Parmi ses meilleurs camarades de classe se trouve le fils d'un banquier d'Aix dont le nom devait devenir fameux : Paul Cézanne. Fut-ce par la trop grande indépendance de son jeune esprit et le refus de se plier à des disciplines oiseuses ou par la malveillance d'un examinateur, Emile Zola ne parvint pas à passer le baccalauréat et dût renoncer à poursuivre ses études, faute d'argent. Il avait déjà commencé d'écrire. Il écrivit une comédie en vers qui s'intitule « Enfoncé le pion ! » Vint ensuite la période de la « féroce chasse aux emplois » dont le souvenir devait peser sur toute sa vie.

Zola, qui, au cours des randonnées à travers la campagne provençale avec son ami Paul Cézanne, avait conçu l'espérance de pouvoir sortir de la foule et devenir un poète dut abandonner avec amertume son dessein de suivre la destinée libre de son condisciple Paul Cézanne. « Ce n'est pas assez d'avoir dit adieu à la vie que j'ai rêvée, il faut encore que la réalité ne veuille pas de moi, alors que je me soumetts à elle. »

La réalité, en effet, lui ménagea d'amères surprises au cours de ces années de lutte. Pendant près de deux ans il ne trouve autre chose qu'un petit em-

ploi aux docks où il ne restera que deux mois, puis il retombe dans la misère et la solitude. Il se venge de la cruauté du destin en écoutant sa voix intérieure; il publie quelques nouvelles et un certain nombre de poèmes assez plats dans des revues de province. Peu importe la qualité de ces premiers essais : l'essentiel est qu'il parvienne à nourrir son ambition de créateur, à résister à la faim et à tous les tourments qui l'accablent.

Vers la fin de l'année 1861, Zola obtint une place au bureau du matériel, chez Hachette. Il y passait ses journées à ficeler des paquets, mais le soir venu, il pouvait disposer enfin des quelques heures de relative tranquillité qui lui était nécessaire pour concevoir ses premières oeuvres. En octobre 1864, il publie chez Lacroix ses *Contes à Ninon*, que suivit de très près *la Confession de Claude* où l'on discerne pour la première fois le ton original et scrupuleux à l'extrême de l'observation qui caractérise si bien l'oeuvre de Zola.

Il se lance également dans le journalisme. On trouve dès cette époque ses chroniques régulières dans *Le Petit Journal* et le *Salut Public*. Villemessant le premier février 1866, annonçait qu'il venait de confier la chronique des lettres à un « jeune écrivain très versé dans tous les détails de la librairie; homme d'esprit et d'imagination en même temps que de jugement et de goût, et dont les livres, rares encore, mais excellents, ont fait sensation dans la presse ».

Il s'agissait d'Emile Zola qui venait de quitter son emploi chez Hachette et embrassait définitivement la carrière des lettres. *L'Evènement* payait fort bien, mais Zola n'était nullement décidé à composer avec les nécessités de la vie : après que le Salon de 1866 eut refusé les oeuvres de quelques jeunes peintres alors inconnus qui s'appelaient Monet, Pissaro et Edouard Manet, il publia une chronique virulente pour les défendre. Villemessant, effrayé par les nombreuses protestations de ses lecteurs, mit fin à la série des articles de Zola qui démissionna.

Ainsi, dès le début de sa carrière, Emile Zola pâtit de ce qu'il n'acceptait pas de se rallier à l'injustice et aux mensonges pour flatter les goûts du public. C'est encore ce besoin absolu d'être le champion de la vérité et de la justice qui l'amènera, lui qui ne se souciait nullement de politique, à se jeter à corps perdu dans « l'Affaire », et à prendre la défense du Capitaine Dreyfus qu'il savait innocent, risquant ainsi, en même temps que les torrents de boue qui allaient se déverser sur lui, l'anéantissement de sa carrière.

Mais, en 1868, la grande idée s'empare de lui. Il imagine d'écrire l'histoire naturelle d'une famille française sous le Second Empire. En tête du premier volume de l'immense fresque sociale des *Rougon-Macquart*, Zola définit l'oeuvre qu'il entend mener à bien et il définit en même temps le *naturalisme*

littéraire. Il fera entrer dans la littérature les types les plus divers, tous les types qu'on trouve dans la vie. Pour éviter qu'on ne confonde son plan avec celui de la *Comédie Humaine* de Balzac, où grouillent des centaines de personnages épisodiques, il précise ceci :

«Je veux expliquer comment une famille, un petit groupe d'êtres, se comporte dans une société, en s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus qui paraissent, au premier coup d'oeil, profondément dissemblables, mais que l'analyse montre intimement liés les uns aux autres. L'hérédité a ses lois, comme la pesanteur».

C'est là que se trouve l'innovation de Zola : il prétend étudier scientifiquement un groupe familial et, comme dit Maurice Le Blond, sachant que le petit reproduit le grand et le particulier le général, comme le phénomène contient la loi, il détacha du grand arbre des races une grappe humaine, toute gonflée de vie et de soleil.

L'arbre généalogique des *Rougon-Macquart* est le véritable plan de l'oeuvre. On y trouve tous les personnages principaux, toute la famille y est enregistrée et chaque membre est pourvu de son état-ci-

vil et d'une indication d'hérédité qui constitue une véritable fiche médico-légale. Et puis il y a le milieu : toiles et quartiers de la périphérie parisienne, foules laborieuses et foules d'oisifs qui impriment leur caractère aux membres de la famille, selon qu'ils seront riches ou pauvres, chanceux ou deshérités, normaux ou tarés.

Zola prétend ne pas faire oeuvre gratuite, mais faire vivre ses personnages, chair et âme, dans le milieu même où le sort et non pas l'écrivain les a placés.

Avec ses premiers manuscrits, Zola se rendit chez Charpentier : le désespoir lui donna le courage de vaincre sa timidité. Charpentier et son associé, Maurice Dreyfous, traitèrent avec lui et rachetèrent à Lacroix pour 400 francs les deux premiers volumes et les clichés des *Rougon-Macquart*.

De même que la conscience de ce petit homme frêle et myope l'empêchait de passer jamais à côté d'une injustice sans qu'il protestât par un terrible «J'accuse», sa force créatrice fut telle qu'il réalisa une oeuvre énorme malgré sa mort précoce qui survint en 1902. Il mourut, en effet, asphyxié par les émanations d'une cheminée. S

Le Centenaire de deux Grands Peintres

CLAUDE MONET, Chef de l'impressionnisme - ODILON REDON, précurseur du surréalisme

L'impressionnisme a cent ans.

C'est en 1840, en effet, que naquit Claude Monet, le chef de cette école qui allait fournir à la France quelques grands peintres et des chefs d'oeuvre inégalés.

On sait que la lumière solaire se décompose par le prisme en sept couleurs, les sept couleurs de l'arc-en-ciel et qui, en se fondant, donnent à l'atmosphère une tonalité, momentanément unique, mais qui varie avec le lieu, avec l'heure et avec la température. Elle est la base scientifique de l'impressionnisme.

Ces couleurs, Monet les dissociera sur la palette et, en les amalgamant sur la toile, il essaiera d'exprimer les nuances les plus vives comme les plus fugaces de la lumière.

Bien que l'art de Cézanne, dont a fêté l'an dernier le centenaire, soit dans son esprit et sa manière à l'opposé de l'impressionnisme, c'est tout de même lui qu'on voit à l'origine du mouvement.

Qu'avait dit Cézanne? Que la nature n'étant jamais statique et définitive, ne saurait être exprimée par une image statique et définitive. Que la lumière est infiniment changeante, qu'elle transforme la couleur et même la forme des objets qu'elle enveloppe.

Mais puisque l'objet ne vit que par la lumière, il perd toute importance, la seule préoccupation du peintre est de représenter une sensation visuelle, de fixer une *impression*. Bref, le sujet n'existe plus, le dessin s'efface derrière la couleur, il n'y a pas de démarcation nette entre une chose et ce qui l'entoure, il n'y a pas de limitation entre les objets et leur enveloppe mouvante d'air, d'ombre et de lumière. Ce que Cézanne se gardera bien de faire, Claude Monet, lui, peindra non pas les objets, mais la lumière sur ces objets, il peindra les jeux irisés de l'atmosphère sur des paysages, et il créera ce mouvement impressionniste auquel ont appartenu Pissaro, Sisley, Renoir, Mary Cassat, Berthe Morizot, Maifra, Lebourg, Guillaumin, qui est né, lui aussi, en 1840 et qui nous a laissé sur la vallée de la Creuse des peintures et des pastels de si riche et si poétique accent.

On peut préférer aux dons d'analyse de Monet, le

lyrisme de Camille Pissaro et la tendresse de Sisley, car, poussant ses recherches avec cet acharnement tranquille qui le caractérisait, Monet tenta, dans les dernières années de sa vie, de saisir les nuances les plus fugitives de l'instant, de capter les rayons du soleil lorsqu'ils sont les plus irréels et les plus éphémères. Il nous a laissés de cette époque les *Cathédrales* et les fameux *Nymphéas* en quoi nous voyons, nous, les conséquences fâcheuses d'une technique exaltée jusqu'à la déliquescence.

Une galerie parisienne présentait dernièrement un ensemble de tableaux peu connus de Claude Monet. Devant quelques-unes de ces toiles magnifiques, on pensa au scandale qu'elles provoqueraient, aux débuts si douloureux de l'artiste, à l'incompréhension qui accueillit ses recherches. On mesure les précieuses répercussions de l'impressionnisme sur des tempéraments divers. Les uns, comme Seurat et Signac et notre grand contemporain Luce, ont poursuivi la division de la couleur jusqu'au bout (on les appelle les pointillistes). D'autres, comme Bonnard et Vuillard, sont devenus nos grands *intimistes*. Enfin, par réaction contre les exagérations de l'impressionnisme, sont nés le *fauvisme*, puis le *cube*.

En dehors de ces grands mouvements qui constituent l'armature de la peinture moderne, des artistes se sont développés individuellement. Sans doute, le plus étrange parmi ces indépendants, est Odilon Redon, dont on devrait célébrer également le centenaire de la naissance. Bien avant les *surréalistes*, il fut le peintre du rêve. Cet homme, dont la vie privée fut très bourgeoise et prosaïque, a peint des animaux fabuleux, des fleurs inconnues de la nature, des êtres de cauchemar et de folie.

Après les dessins de Victor Hugo et avant les compositions d'un Max Ernst ou d'un Dali, Odilon Redon a exploré les régions redoutables de l'inconscient et de l'onirisme. Mais comme il était très artiste, ses oeuvres ne sont pas des élucubrations de schizophrène, mais des combinaisons décoratives, harmonieuses, enluminées de coloris rares, issues sans effort du cerveau d'un «dormeur éveillé» encore sensible aux joies prestigieuses de la création et de la beauté. M.

Bonnes feuilles**MYCONOS**

Nous sommes heureux de pouvoir publier aujourd'hui un chapitre extrait du nouveau livre de Madame Athina Tarsouli «Més Blanches». On y remarquera la finesse des descriptions et la poésie dont elles sont imprégnées.

Mme Athina Tarsouli à part plusieurs recueils de contes et nouvelles «Aux bras de l'Amour» (1925) et «Le Capitaine Moine» (1933) publia des poèmes «Étincelles et Cendres» (1928) des monographies sur l'héroïne de l'Indépendance Hellénique «Mado Mavroyeni» (1932) sur la première femme peintre de la Grèce après l'Indépendance «Hélène Altamoura» (1934) et enfin sur cette intellectuelle hellène qui honora les lettres et pour lesquelles elle donna son grand cœur, réservant son esprit universel à l'humanité et son âme ardente à l'idéal. Ed. Schurré avait fait d'elle son inspiratrice et son hégérie: il s'agit de «Marguerite Albarra Miniati» (1935).

doublé d'un talent de peintre Mme Tarsouli a illustré avec sensibilité et précision les beaux sites qu'elle évoque dans les livres, infusant à l'atmosphère et au milieu une poésie d'une qualité rare.

A une heure de Tinos par le *vapori* (1), on se trouve devant Myconos. Au fond de son golfe arrondi, entre le cap de Tourlos et l'ilot rocheux de Baos, la capitale de l'île resplendit d'une blancheur immaculée comme la neige que nul pied n'a encore foulée, et nous salue dans le souffle malinal de ses brises. Sur les hauteurs, telles de blanches roues, tournent les ailes ouvertes des moulins à vent.

Houleuses, les vagues se précipitent du chenal qui sépare Délos de l'île de Tinos et couvrent d'écume blanche la rive paisible. Nos yeux absorbent une lumière irisée d'harmonies blanches et bleues. Notre poitrine se gonfle en aspirant à larges bouffées les fraîches brises marines qui sentent le sel et les algues.

Cette cité qui s'étend devant nous n'est pas une ville ordinaire. C'est une fantasmagorie en relief, construite avec des tas de neige impalpable et impollution laquelle une main mystérieuse a donné des formes régulières pour en faire des maisons, des églises surmontées de clochers, et des moulins à vent.

Surmontée d'un cadre de montagnes brunes, soulignée en bas par le bleu foncé de la mer que sillonnent les plus violents contrastes des verts et des violets, de l'émeraude transparente et claire jusqu'au vert sombre du sapin, et de l'indigo à l'outremer le plus sombre, veiné de violet, la blanche Dame des Cyclades vous conquiert au premier regard. Originale dans sa beauté, diverse dans l'unité et le ton de son style. Comme Santorin et Skyros, Myconos est une des îles de l'Égée qui montrent le plus vivant, le plus pur esprit de l'architecture populaire des Cyclades, chose qui leur donne un cachet particulier, une grâce virginale et pure que nous ne retrouvons pas les îles où les anciens types n'ont pas été gardés intacts et où le style local et les traditions sont rompus par des nouveautés inesthétiques.

En regardant Myconos de l'extérieur ou en parcourant le dédale de ses ruelles, on sent l'âme une et uniforme de l'île qui a donné naissance à ce groupement harmonieux d'habitations d'un équilibre et d'une esthétique pleine de sagesse et de mesure.

Ces étroites ruelles toutes blanches, avec leurs pavés passés à la chaux, et leur escaliers de pierre, semblables aux couloirs d'une forteresse, où l'on dressait des barricades au temps des incursions des pirates, et où les habitants se fortifiaient; ces balcons à balustrade qui se répètent à l'infini; les toits en terrasse des maisons cubiques; les bancs, devant la porte des maisons, depuis lesquels nous voyons, à l'intérieur la

salle du toit orné de solives de bois, coupée en deux par une arcade et ornée de vieux meubles, de miroirs vénitiens et de commodes rapportées de longs voyages; la multitude des églises, petites et grandes — trois cent soixante — presque toutes chapelles privées, construites en exécution d'un vœu de marins ou de notables du pays qui dorment sous leurs dalles de pierre; les iconostases sculptés, byzantins ou vénitiens, avec leur ornements dorés, leurs vieilles icônes, les sublimes Panaghias et les Christ olympiens des meilleurs peintres byzantins de l'école crétoise; les clochers ajourés avec leurs élégantes croix; les cheminées ornées de rosaces et de feuillages à jour, semblables à des tourelles perforées au-dessus des toits horizontaux; les moulins aëliques qui sur les basses collines, moulent nuit et jour l'avoine; enfin les colombiers dentelés, ici plus clairsemés qu'à Tinos, complètent l'aspect de cette île battue des vents, musée tout à la fois laographique et historique, qui attire l'été tant de monde à cause de sa fraîcheur et des charmes d'une vie simple et naturelle.

Le quai en demi-cercle, pavé de grosses pierres et le môle, refuge des grandes barques de Myconos, des felouques profondes, est la promenade mondaine des étrangers et des jeunes filles de l'île, aux grands yeux ombragés de cils épais et au profil antique. Le type des femmes de Myconos présente en général une ligne classique, tandis que le type masculin à l'apparence vigoureuse d'une race forte qui a hérité le courage et la fière allure des rudes marins dont elle descend et qui semble capable de la continuer.

A gauche, vers la sortie de la ville se trouve le Kastro, quartier ainsi nommé sans qu'on n'y voie ni hauteur, ni trace de fortification, hormis quelques murs bas en ruines qui devaient protéger de ce côté la ville contre les incursions des pirates. Une église d'un étrange style architectural s'y trouve, à la fois vision immatérielle et blanche et réalité vivante, la Paraportiani (1). Elle élève sa coupole blanche et son petit clocher comme une prière éthérée dans le ciel bleu. A gauche, une ligne de maisons et de maisonnettes dont les fondements s'enfoncent dans l'eau où elles se reflètent, prolonge ses lumières et ses ombres jusqu'à la butte d'en face et sa rangée de vieux moulins. Ce quartier qui rappelle un coin de la Venise ancienne et l'Alefkattra, un des endroits les plus pittoresques de l'île. Tous les peintres qui sont passés à Myconos l'ont immortalisé.

Depuis qu'on a construit sur une hauteur domi-

(1) bateau

(1) C'est à dire qui se trouve à la porte.

nant la ville, l'annexe de l'École des Beaux-Arts où tout artiste peut recevoir l'hospitalité, Myconos est devenue plus que jamais l'île des peintres, inspirés par son atmosphère diaphane et son caractère local incomparable. Un grand nombre d'étrangers ont représenté ses sites admirables et les ont exposés dans beaucoup de salons de peinture européens.

Le contraste entre la cité blanche au-dessus de la mer bleu-foncé devient étonnamment plus violent quand, des buttes aux moulins ou des terrasses du pavillon des Beaux-Arts, on jette les regards au-dessous de soi. On croit tout d'abord être au Maroc ou en Algérie, car les maisons n'ont rien de la physionomie des habitations européennes, mais rappellent des villages africains. Quelques phénix complètent l'impression, rompant la monotonie du blanc, et agitent lentement, de loin, leur longues palmes comme des éventails.

A droite du golfe, où la rangée des maisons s'arrête à la bonne hôtellerie Délos, se dresse le Musée de Myconos. Là se trouve une importante collection de vases avec d'admirables décorations qui montrent l'évolution de la céramique et de l'art décoratif des Cyclades depuis l'époque géométrique jusqu'au VIII^e siècle pendant lequel les anciens subirent l'influence de l'Anatolie. Des sphinx, des animaux et de plantes fantastiques y sont représentés. Viennent ensuite au V^e siècle, les vases à figures noires: hommes et animaux dans diverses attitudes sur un fond couleur de terre cuite. Tout cela aboutit au VI^e siècle, à la forme la plus parfaite de la décoration des vases qu'aient atteinte les anciens, la décoration à figures rouges sur fond noir. Là, c'est le sujet qui a la couleur de la terre cuite et l'artiste achève par un dessin délicat le visage, les plis du vêtement du héros, du dieu, du personnage symbolique qu'il représente ou tout autre objet entrant dans la composition décorative. Les cuvettes nuptiales, grands vases de terre ornés de belles compositions symboliques, montés sur une sorte de pied en tronc de cône, présentent un intérêt spécial. Les anciens avaient coutume de chauffer l'eau pour la toilette des jeunes mariés. Dans les tombes des filles qui mouraient vierges, on mettait les cuvettes nuptiales dont elles n'avaient point fait usage. Les unes sont décorées d'une danse de jeunes filles, d'autres avec des ornements nuptiaux et des allégories relatives au mariage.

On voit aussi au musée de Myconos, de riches urnes funéraires où, après l'incinération, on renfermait les cendres des morts, et d'autres en émail grossièrement travaillé qui conservaient la cendre des pauvres.

Tout cela a été trouvé dans la fosse de la purification, dans l'île de Rhénée, Rinia (la Grande Délos) en face de Délos où en 426 a. c. pendant la guerre du Péloponnèse, quand sévit la grande peste, les Athéniens transportèrent les restes des tombes déliennes pour apaiser Apollon et purifièrent Délos — comme avait fait Pisistrate un siècle auparavant. Les Athéniens décidèrent alors de ne plus inhumer de morts à Délos et de ne plus permettre à aucune mortelle d'enfanter là où un Dieu était né, afin de ne pas souiller son sol sacré.

Puisque nous parlons de la glorieuse voisine de Myconos — à une heure en canot automobile — qui dort maintenant dans sa grandeur passée, couverte des débris de ses temples majestueux, de portiques et de péristyles, parsemée de palais en ruines dont les mosaïques témoignent encore du luxe et du goût artistique de l'île natale du Dieu de la lumière, disons encore que Myconos est la première étape d'où partent les amies de l'histoire et de l'art pour accomplir le pèlerinage de Délos. Archéologues et savants étrangers débarquent à Myconos pour passer le chenal dangereux et arriver à la Délos, Kallimarmari (aux beaux marbres) habitée aujourd'hui par les lézards et les serpents. Souvent passent par là les transatlantiques avec des caravanes d'étrangers, qui y restent quelques heures, jouissant de l'hospitalité du pavillon du tou-

risme, et partent emportant le lointain rayonnement du culte antique avec quelques fleurs sauvages cueillies dans les fentes des pierres.

En errant dans les marbres brisées de Délos, il nous revient à l'esprit un des plus gracieux des mythes qui se greffèrent sur la naissance d'Apollon, d'après lequel, sa mère Léto, l'amante de Zeus, ne pouvait trouver nul lieu pour mettre au monde le fruit de ses amours coupables. Poursuivie par la jalouse Héra, elle n'était accueillie nulle part, dans la crainte de la vengeance de la déesse courroucée. Ce fut alors que Zeus ordonna à Poseidon de tirer avec son trident une île du fond des mers. Délos vint alors à la lumière et Léto put y mettre au monde ses enfants divins, Apollon et Diane.

Délos devint ainsi le centre le plus renommé et le plus riche du culte d'Apollon, tandis que Myconos, dans l'antiquité, ne joua aucun rôle important. Tout ce qu'on connaît d'elle est que Dionysos y était adoré — car l'île produisait un vin fameux et que son effigie était gravée sur des monnaies locales.

Derrière le Musée, s'ouvre le grand golfe désert de Tourlos avec son cap rocheux où Mado Mavroyéni, la grande héroïne de l'île, se couvrit de gloire en octobre 1822. Les braves marins de Myconos avec ceux des autres Cyclades s'étaient soulevés des premiers, poussés par leur bravoure, mais plus encore par le courage de Mado. Ils unirent leurs navires à ceux de Spetziotes des Psariotes et des Hydriotes et entrèrent dans la lutte. Toutes sortes d'embarcations s'armèrent et se répandirent dans la mer, emportées par le souffle révolutionnaire de l'âme des Cyclades, qu'enflait sans relâche la grande voix de Mado. Une nuit, les vaisseaux turcs du Capitan-Pacha font leur apparition entre Tinos et Myconos. Une galère algérienne s'avance vers Myconos, menaçante. Les pallicares de l'île, Mado en tête, ouvrent le feu contre elle, au milieu de chansons guerrières auxquelles ils mêlent injures et malédictions pour le prophète d'Allah. Les Algériens débarquent et chargent avec rage en criant: «Mort aux ghiaours!» Mado et ses pallicares s'élancent contre l'ennemi. Son épée, levée comme le glaive de feu de l'archange tombe impitoyable, sur les têtes des Africains qui jonchent bientôt la mer et la terre, avec celle de leur chef. Ainsi Myconos où, d'après la légende mythologique, Héraclès a exterminé les géants et les a ensevelis dans sa terre volcanique, devint une seconde fois le théâtre d'un exploit herculéen accompli par une vraie femme, amazone au physique comme au moral. Le buste de marbre de l'héroïque femme se dresse fièrement sur un socle élevé au milieu du quai. Elle est là comme si elle scrutait la mer de son regard d'aigle, par de là l'horizon des temps, comme si elle avait encore à protéger les grands idéaux de la race et son île bien-aimée.

Il n'y a dans l'île de Myconos qu'un seul grand village Ano-Méra, à une heure et demie de la capitale à dos de mulet, par la route carrossable qui passe par Ftelia, l'antique Ptélés, au-dessus du golfe de Panormo et au-dessous de Vathy-Langadi. Partout des sommets dénudés et des ravins, ça et là des maisons et des églises jusqu'au Palaio-Kastro où se trouve un monastère de femmes. Ano-Méra, petite agglomération, elle aussi d'une bancheur aveuglante, est fière de son vieux monastère de la Panaghia Tourliani, qui possède de vieilles icônes et un bel iconostase d'art vénéto-byzantin. Le haut clocher contient des sculptures d'art populaire dont les plus caractéristiques — le cuisinier, le berger et le tavernier — sont remarquables par l'ingénuité du dessin.

Le costume des femmes de l'île, abandonné depuis bien des années, a fait une impression toute particulière aux nombreux étrangers qui ont visité Myconos au début du 19^e siècle. Bartoldi écrit qu'à Myconos les jupes ne descendaient qu'au genou. Les femmes portaient des bas de couleur écarlate ou bleus. Elles ne négligeaient pas de mettre l'une sur l'autre plusieurs paires de bas, car avoir de fortes jambes était considéré

comme une beauté. Elles prenaient même bien soin de mettre, en dedans, des bas plus courts afin que la cheville soit aussi forte que le mollet. Elles se couvraient la tête d'un voile couleur chair qui faisait ressortir l'écail de leur yeux pleins de flammes. Mais ce qui fit la plus grande impression sur Bartoldi est la largeur démesurée des manches de leurs chemises. Un jour qu'un de ses compagnons de voyage voulait s'essuyer les mains, la maîtresse de la maison lui présenta ses manches.

Tournefort dit que les femmes de Myconos «ne seraient pas déplaisantes si leur costume était moins ridicule». Et il détaille patiemment et par le menu, toutes les pièces de ce costume fait de tissus de sois arachnéens, orné de perles, de broderies d'or et de dentelles.

Aujourd'hui, les sveltes filles de Myconos, sans ornements inutiles, avec leur costume simple et leur bolia (1) ont leur type représentatif quand elles reviennent des «Trois Puits» ayant sur l'épaule, leur cruche qu'elles savent porter avec les même grâce que les femmes de l'antiquité portaient leurs hydries aux lignes élégantes.

Quand, leurs voyages ou leurs campagnes de pêche terminées, les loups de mer myconiotes rentrent chez eux, ils se réunissent dans les magara (auberges) tantôt pour parler de leur affaires ou, pour dissiper leurs chagrins, en chantant quelque refrain mélancolique et passionnée:

*J'ai perdu mon mouchoir
—Quelle peine en ont mes lèvres —
Mon mouchoir finement brodé.
Qu'il était beau le cher mouchoir
Que m'avaient brodé
Tout en chantant
Trois belles jeunes filles
L'une habitait le Kastro
— Sainte Vierge j'en perds la tête —
et l'autre — de Niokhori
M'avait fait perdre l'esprit.
Et la troisième la plus belle,
Était de Matoyanni
Heureux celui qu'elle guérira.
Encore une autre, on n'en peut plus!
— l'ornement de Sapionera —
Elle est secrètement fière
d'épouser un capitaine
Entrez, jeunes filles dans le bal
Et moi je vous prépare des fiancés
Allez, faites bouger vos pieds!*

Comme la plupart des îles, Myconos a ses chansons locales pour les diverses circonstances de la vie. Dès les temps les plus reculés, la muse populaire a laissé dans la mémoire des gens de gracieuses chansonnettes qui, à leur heure, prennent la place d'honneur comme par exemple les chansons du mariage.

*— Les hirondelles gazouillent sur vos toits
Pour vous souhaiter «heureuses épousailles»
Pareils aux deux jeunes cyprès de la cour,
Que vos corps sont gracieusement assortis!
Belle fiancée que tous demandaient
Tu as choisi un frais lis du jardin».
Appelons-la pure marjolaine.
Car elle n'a jamais quitté sa douce mère
— «Ma toute belle, feuille d'un beau laurier
Clef d'or pour ouvrir au soleil
Tu es aussi la clef du ciel, la source de la terre.
Celui qui te voit ne peut ne pas t'aimer
Tu es tour de cristal, miroir orné de nacre.
Tu es la plus belle d'entre toutes tes soeurs».*

Les chagrins d'amour, eux aussi, quand ils remplissent la simple âme insulaire s'expriment par des vers chantés avec cette prononciation locale un peu

(1) Carré d'étoffe dont elles se couvrent la tête.

trainante et cette légère cassure de la voix qui témoigne du tourment secret du chanteur:

*Treize heures à la nuit, mais je n'en dors que trois
Les dix autres je songe à toi
Même si le ciel descend et que la terre aille à sa place
Je ne l'oublierai jamais, sauf si je meurs.
Amour pourquoi ne point guérir ma plaie
Au lieu de m'en ouvrir une autre et de me tourmenter!
Si ma poitrine s'ouvrait tu pourrais y voir
Combien profondément tu es enracinée dans mon cœur*

Plus haut que le quartier d'Alekantra, derrière les vieux moulins, demeurent les pleureuses, bonnes petites vieilles qui sont de vivantes archives laographiques. On les appelle dans les maisons où il y a un mort pour chanter ses grâces et ses vertus avant l'enterrement, afin que l'âme du défunt s'en aille contente dans l'autre monde.

*Venez, venez, voisines
Venez toutes, d'en haut,
d'en bas
Mellons-nous à pleurer
Ce beau et doux garçon
Venez, venez, voisines
Et dites toutes ses beautés
Et toutes ses vertus
Quand meurent de tels gâs
De tels pals pallicares
Montagnes et forêts les
pleurent
Et les pierres se fendent
O mort, fais lui un lit
Un lit de roses
Pour y coucher son corps
Qu'il ne touche pas la terre*

La tendresse et l'amertume de la douleur sont renfermées dans ces vers, goutte d'eau vis-à-vis du flot de lamentations que les vieilles pleureuses de Myconos font surgir de leur mémoire. On les voit, au crépuscule, accroupies, comme des fantômes d'un autre temps, tricoter sur le seuil de leur porte, regardant vers le pas sé tandis qu'en bas, le port grouille d'une vie intense. Le soleil à son déclin, répond une poussière d'or sur les Délos, le ciel se teint de pourpre, les blanches maisons et les blanches églises prennent d'étranges tons de rose et de bleu et seuls les moulins, se découpant sur l'horizon enflammé, dessinent en lignes pures leur sombres silhouettes et leurs antennes immobiles, pareilles à des bras grands ouverts.

Quand la lune argente la mer et enveloppe les montagnes de son voile vaporeux, une promenade dans les étroites ruelles de Myconos, immatérielles dans leur blancheur nocturne, vous donne la plus romantique et la plus incroyable impression, de vivre au pays de fées, au pays des blancs esprits.

ATHINA TARSOULI

Très prochainement

LA GRÈCE HEROÏQUE

NUMÉRO SPÉCIAL

consacré

à la glorieuse épopée que les
soldats grecs écrivent sur les
montagnes albanaises.

CHRONIQUE DES LIVRES

FRANÇOIS BONJEAN: *Confidences d'une Fille de la Nuit*. (Editions du Sablier. Paris).

Comment reproduire, même à grans traits, l'histoire de Malika, la jolie héroïne des *Confidences d'une fille de la Nuit*, que François Bonjean rapporte dans un livre récent? Avec tout son pittoresque et son lyrisme, avec toute sa hardiesse et sa puissance, est-ce que ce récit n'aboutit pas surtout à la justification du sentiment d'amour? A l'opprobe en lequel ce sentiment est tenu autour d'elle, Malika oppose sa volonté d'aimer. Elle aime un jeune étudiant musulman, pieux et instruit, qui cache sous une scrupuleuse dignité, un cœur ardent. Il n'intervient que par apparitions, comme



FRANÇOIS BONJEAN

une âme supra-terrestre qui ne descendrait que pour encourager celle qu'il aime. Cet amour partagé, c'est surtout pour Malika la grande épreuve: elle projette dans un vif relief la beauté morale de son âme, sa fidélité, son mépris du danger, et permet au cœur de donner toute sa mesure. Ce qui émeut, dans ces *Confidences*, ce sont justement les luttes incessantes contre un entourage qui s'acharne, qui tend les pièges les plus traitres, et qui se prévaut de pratiques intangibles pour amener notre héroïne à se soumettre; ce sont aussi les luttes contre soi, contre la lassitude, le désespoir, l'accoutumance à une existence conjugale imposée. Ces combats, ces efforts, ce courage indomptable affirment la puissance d'un amour fervent et l'invincibilité d'un beau sentiment inspiré des cieux. Sa victoire finale, c'est le triomphe de l'amour sur le mal. C'est une purification, où, par endroits, se rejoignent l'amour divin et l'amour humain. C'est une révélation. Sidi Abdallah qui garde sa souffrance à distance comme un jeune dieu, personnifié fort bien, — trop bien peut-être, — ce mélange d'amour et de divin qui se confondaient dans l'âme de Malika. Nous l'aurions aimé plus «homme», mais Malika en eût sans doute eu moins de mérite, et sa petite âme d'enfant religieuse mais ignorante eût peut-être été moins impressionnée. Sans doute ne convient-il pas de prendre Malika

pour une sainte. Elle reste humaine par ses aversions ses moments de faiblesse et ses petites ruses. Elle nous touche plus que Sidi Abdallah, tout aimant qu'il soit, mais trop rigoureusement drapé dans une sereine sagesse. Malika n'entre pas dans la vie sans une certaine expérience de l'humanité. On ne sait comment elle l'a acquise. L'hérédité sans doute, un phénomène qui ne s'explique que par la présence de choses innées! Mais elle rassemble tout, même ses défauts, au service de celui qu'elle aime. Elle a de l'ambition, mais, dans les choses matérielles et morales, cette ambition est gouvernée par le souci constant de la netteté et de la beauté.

Pour l'Européen qui lit ce récit, il y a, semble-t-il, deux autres motifs d'intérêt: ce parfum d'exotisme qui pénètre le livre et l'art du conteur. Il se peut même que, pour la première de ces raisons, il prenne à cette lecture plus de plaisir qu'un habitant du Maroc ou de l'Égypte. Ses mœurs n'étant pas en cause, il est libéré de toute susceptibilité. Il ne redoute pas une touche trop appuyée du pinceau — ce qui, dans ce livre, ne semble pas à craindre. Il se laisse entraîner par cette prose poétique et fleurie qui est le langage de l'Islam où joie, colère, détresse, s'exhalent en métaphores. Écoutons la polie et fidèle Malika; elle traverse le patio où Sidi Abdallah a fait ses ablutions, et, soudain l'entrevoit: «*Le premier objet qui atteignit mon regard, dit-elle, fut un pied aussi blanc et doux que beurre frais. L'eau qui l'avait caressé coulait dans mon cœur comme dans un puits perdu. Celle qui remplissait la vasque palpait amoureusement, telle la surface du fleuve Kaouçar, dont la bûche est du musc.*» Où trouver dans notre littérature d'aujourd'hui ces sensations naïves et fraîches, comme si l'on remontait par enchantement aux premiers âges du monde? Il nous faudrait ouvrir le Coran ou la Bible. Peut-être, en relisant *Atala* ou *Graziella*, a-t-on encore l'illusion de retrouver cette poésie ingénue et douce! — Mais, le livre de Bonjean a sa contrepartie qui n'est pas moins intéressante. Il demeure fidèle au réel. L'auteur apporte tout aussi bien à son récit la note sombre, le frisson d'effroi qui alternent quotidiennement avec ce qui est suave et frais. Les pages finales de la vie de Malika au douar avec tante Drissia et Omar sont à ce sujet d'un art consommé. La présence du malheur, l'imminence d'un danger invisible mais deviné, retiennent l'haleine. Nous touchons à cet endroit à notre second motif d'intérêt: l'auteur a brossé un tableau de mœurs, et il y a mis le réalisme qu'il y fallait mettre. On participe à la vie du douar, à celle de Fez, aux soirées de la «hadra», aux cérémonies du mariage et aux démarches du divorce, on s'initie à la pratique des talismans et des malélices, on se mêle à cette existence qui, comme dans nos villages d'Europe, est un inextricable laeis de suspicions, de jalousies, de complicités et de vengeances. Mais tout cela est si adroitement confondu dans le récit que pas un instant nous ne perdons notre héroïne de vue, pas un instant nous n'avons à déplorer de fastidieuses digressions, pas un instant le récit ne s'alanguit. Un fil invisible a fait entrer tous ces détails dans l'histoire même de Malika, et, dans ce livre qui témoigne d'une précieuse richesse d'information, rien n'est encombrant ni superflu.

C. LEMAINÉ

JACQUES RIVIERE: *l'Allemand*. (Gallimard. Paris).

Jacques Rivière a rapporté de ses années de captivité en Allemagne pendant la guerre de 1914 à 1918, un petit livre sur les Allemands, qui, pour être vieux

d'une vingtaine d'années, n'en a pas moins gardé une extraordinaire valeur d'actualité. Tout ce que Rivière achevait d'écrire en septembre 1919 pourrait avoir été écrit aujourd'hui. Il y discute des problèmes que nous affrontons en ce moment et à la lueur des faits de son temps, il éclaire ceux du nôtre.

On sait que ce jeune homme, mort de très bonne heure, était en passe de devenir l'un de nos meilleurs écrivains. Il a laissé sur Claudel, Baudelaire, Gide, des pages de premier ordre. C'était un psychologue, un penseur et il avait parcouru l'Allemagne avant de s'y retrouver comme prisonnier. L'étude que nous allons analyser est faite d'observations personnelles contrôlées par de minutieuses réflexions sur la pensée d'écrivains allemands mêmes. Cela en dit tout le sérieux et l'objectivité.

Ce n'est pas un livre de rancune, c'est un livre de pensée. Ce scrupuleux respect de la vérité qu'il se donne comme règle, le conduit à présenter l'Allemand sous un jour que beaucoup d'entre nous connaissent mal. Rivière ne considère pas les Allemands comme des barbares dans le sens que nous donnons généralement à ce mot. Il nie qu'ils aient la «spontanéité dévastatrice, l'entrain au meurtre et au ravage»; il pense que leur cas est beaucoup plus grave: c'est qu'ils n'ont aucun sens des valeurs morales. Ce sont des primitifs qui ne savent pas discerner le mal du bien, auxquels la conscience ne dit rien: ils n'ont ni rêve, ni désir, ni passion, ni amour, ni haine, ils sont amorphes. D'où leur patience, leur docilité, leur crédulité, leur besoin de l'obéissance parce que, par eux-mêmes, ils ne pensent ni ne sentent rien. C'est en lisant ce livre de Rivière que l'on comprend ce qu'il faut enfin entendre par jeunesse et vieillesse des nations. Voilà deux mots dont les Allemands ont fait un redoutable «slogan» depuis plusieurs années, en pensant que l'image ainsi suggérée suffirait à ridiculiser les pays qu'ils considèrent comme vieux, c'est-à-dire selon eux, usés, et à flatter les pays qu'ils tiennent pour jeunes, c'est-à-dire encore selon eux, débordant de vie et d'idées. Rivière, qui, pourtant, n'a jamais connu Hitler, rétablit les choses et remet les mots dans leur véritable éclairage. Vieillesse de la France? Vieillesse de l'Angleterre? Soit! si l'on entend par vieillesse l'état accompli d'une personne morale entièrement développée, qui a atteint le plus haut sommet de la civilisation au-delà duquel il n'y a que l'erreur, l'abîme et le chaos. Jeunesse de l'Allemagne? Soit! si l'on entend par jeunesse l'état d'une personne qui n'a pas encore d'idées à soi, de vraies idées, qui n'a jamais encore fait ses preuves, qui ne peut se flatter d'avoir propagé sur la terre les vertus et les principes qui donnent à l'homme sa dignité. De quel exemple a été l'Allemagne? Est-ce de ce pays que nous sommes venus les principes de liberté, de charité, de justice, de vérité? Et si elle ne nous a rien donné de tout cela, que nous a-t-elle donné en échange? Des autostrades, de gigantesques gares, d'éblouissants water-closets? Voilà une belle raison de vie, voilà qui confère une grande liberté à l'esprit! Qui ne pourrait en faire autant? Qu'est-il besoin d'autre chose que de finances et de matériaux? Nous ne mésestimons pas l'intérêt de ces progrès matériels; nous entendons aussi être de notre temps. Mais, nous ne pensons pas qu'autostrades et water-closets soient la preuve irrévocable de la civilisation ni qu'ils en soient la nécessité première.

Alors, s'il n'y a que vide dans l'âme d'un Allemand, comment expliquer qu'elle retienne notre attention? C'est que l'Allemand a une conception de la vie qui s'exprime en ces deux mots: le possible et le devenir. La seule chose valable et vraie pour lui, c'est tout ce qu'il est possible de faire, sans jamais se fixer un terme. «Ne gaspiller aucune possibilité. Ne rien omettre de ce qui peut être lenté. C'est la politique d'un certain type d'homme d'affaires. Pas de scrupules, pas de conscience, pas la moindre notion du moment où il conviendrait de s'arrêter. Lorsque nous autres, nous avançons, c'est vers la perfection, l'excel-

lent, et, dès que nous croyons l'avoir atteint, nous nous fixons. Or, les Allemands pourraient atteindre l'excellent qu'ils ne le verraient pas, qu'ils iraient plus outre, qu'il déborderaient, pour tomber dans l'erreur et la barbarie: car il faut être «jeune», «dynamique», toujours «en puissance». *«Et moi, justement, rétorque Rivière, je ne me passionne que pour ce qui est «en acte»».*

De credo, ils n'ont pas un mot. Ils n'ont jamais pu brandir comme nous les grandes idées de liberté et de charité pour lesquelles nous luttons, et qui sont valables pour tous, alors que le fameux espace vital n'est valable que pour eux. Les doctrines les plus contradictoires leur sont bonnes si elles leur apportent un avantage, (théorie de la race, anti-communisme et... pacte germano-soviétique)! Nous crierions, nous, au reniement, à la fourberie! Mais non! ce n'est pour eux qu'un moyen d'avancer, de satisfaire leur appétit du possible, d'exploiter une nouvelle occasion. Est-on cynique, est-on fourbe, s'il n'y a pas de conscience pour vous avertir? On peut envahir Belgique ou Norvège, si cela peut servir!

En vertu de cette même absence de conscience, l'Allemand ne ment jamais. Il ne ment jamais puisqu'il n'a pas plus idée de la distinction entre le vrai et le faux qu'entre le bien et le mal, puisque tout ce qui est vrai est tout ce qu'on peut faire croire. Quand il dit «je n'attaque pas, je n'envahis pas la Norvège, je la protège», il pense qu'il est sincère. Reconnaissons le mal infini que nous avons à croire possible semblable raisonnement. C'est que nous jugeons selon des valeurs qui n'ont pas cours chez lui. Seulement, c'est ici qu'il se perd parce que nous sentons jusqu'à quel point il peut mentir sans croire qu'il ment, lorsqu'il entend justifier un acte qui est au service de la puissance allemande. Aujourd'hui, tout est subordonné à cela, à l'éternelle puissance allemande, à l'éternel devenir allemand, et cela absout tout. Au fond, et c'est un autre grand reproche que Rivière adresse aux Allemands, ils n'ont plus de philosophie pure. *«La pensée allemande est parvenue, de nos jours, à une radicale impuissance théorique».* Il écrivait cela en 1918. Depuis Hitler, n'est-ce pas devenu plus monstrueusement évident encore? Tout est subordonné à l'utilitaire. Tout se ramène à démontrer que les Allemands peuvent tout, bien et mal, sans distinction, parce que, tout se fond dans cette frénésie du mouvement quel qu'il soit, pourvu qu'il affirme cette jeunesse-qui-n'en-finit-pas de la force allemande. C'est parce que l'abîme où l'on risque de nous entraîner est affreux qu'il faut crier halte!

Et c'est parce que nous criions halte qu'on nous accuse de rester figé dans nos vieilles idées, dans une admiration immobile de notre passé. C'est alors à ce point du livre qu'il peut convenir de ne pas admettre les yeux fermés ce qu'écrivit Rivière. Parce que nous n'avons pas cette frénésie folle du mouvement, il croit en effet que nous manquons de «vertu évolutrice». Pire, il s'en console, en déclarant qu'*«on ne peut avoir toutes les vertus»*. Consolation dangereuse! Elle nous convie à nous en tenir à ce qu'on nous reproche! passivité, stagnation. Nous aurions aimé qu'au lieu de se consoler si aisément, Rivière eût poussé le cri du chef qui entraîne ses hommes en avant. Mais oui! En avant, comme hier! En avant, non pas inconsidérément, mais vers la réalisation aussi parfaite que possible des principes universels. Car nous ne croyons pas, comme lui, que nous sommes en politique d'une lenteur désespérante. Jusqu'à présent, l'histoire démontre que nous avons résolu un certain nombre de problèmes, pour les autres comme pour nous. Nous avons souvent innové et nous pouvons toujours innover. Quand l'Allemagne innove, elle innove pour elle, et, disons-le, sans égard pour le reste du monde, contre le reste du monde. La confiance qu'on met partout en la France prouve que la France montre un chemin viable à tous. Dieu est-il Français, se demandait Sieburg? Qui sait? Peut-être!

C'est un problème bien vaste, bien compliqué que

celui de scruter l'âme allemande, fût-elle un vide. A tout instant, on s'arrête pour se demander s'il est possible qu'un peuple ait si peu de conscience, si peu de sens objectif, qu'il ait si peu d'enthousiasme et si peu de passion, mais tant de volonté pour n'agir jamais qu'en une sorte de service commandé. Cependant Rivière est un guide qui inspire confiance, et, s'il est parfois difficile de le suivre dans son abstrait commentaire de Natorp, il emporte l'adhésion par tout le parti qu'il retire de ses souvenirs personnels, et par le don précieux de l'analyse qui dévoile sans en avoir eu conscience le mécanisme des choses actuelles, et enfin par ce scrupule noble qu'il avait au moment où il pensait son livre de ne pas «contribuer pour si peu que ce fût, à l'augmentation de la haine et de la douleur dans le monde».

ANDRÉ CHAMSON: Quatre Mois. (Flammation. Paris).

André Chamson, capitaine de liaison sur le front français, publie ses notes de combattant. Est-ce un livre de guerre? Les anecdotes sont rares et les fugitives impressions s'effacent devant les méditations sur soi et le destin de l'homme. Ce n'est un livre de guerre que dans la mesure où la solitude du «pays des soldats» et la présence secrète du danger donnent au recueillement plus de ferveur et à l'examen de soi plus de grandeur et d'intensité. Face à son destin, face au péril qui menace un héritage de valeurs longuement conquises, l'homme réalise d'instinct ce qu'il y a de plus pur dans la vie, les pensées et les sentiments qui, opposés à l'orgueil, à l'égoïsme, à la rancune, constituent le fonds durable de l'âme humaine.

Il ne faut pas chercher dans ce livre la révélation des signes particuliers d'une guerre qui semble déconcertante à ceux qui ne se battent pas... Ce n'est que de temps en temps qu'il parle de ce danger invisible et toujours présent qui maintient le soldat en état constant de veille et contraint l'intellectuel à «s'entendre avec la fatigue», pour que l'esprit demeure vivace. C'est une fois seulement qu'il pense à caractériser la forme spéciale du combat actuel: «Nous sommes des millions sous les armes, mais notre guerre n'est pas la guerre des masses. Nous sommes armés comme jamais ne le furent des soldats, mais notre guerre n'est pas la guerre de la machine. Demain, peut-être, tout changera. Mais, jusqu'à maintenant, cette guerre a repris l'aspect des guerres antiques. Elle est un combat individuel, l'engagement du héros qui protège sa ville et son foyer». Illustrant cet essai de caractérisation, rien n'est plus émouvant dans sa simplicité de ton que le sobre récit d'une de ses missions aux avant-postes. (pp. 96 à 99). Des hommes veillent à la proue du pays dans un silence hostile, un moine de Cîteaux, «des petits bourguignons barbus et tranquilles», une poignée de sentinelles qui protègent toute une armée, tout un pays, toute une civilisation. C'est bien le retour à l'héroïsme individuel.

Mais cela n'est pas l'essentiel de ce livre. Beaucoup plus importantes que l'aspect d'une guerre qui, comme toutes les guerres, blesse et tue, sont les réflexions de l'intellectuel qui, mêlé aux paysans taciturnes et robustes de France, monte la garde sur les Marches de l'Est. Ces réflexions sont celles d'un homme dont l'esprit communique avec le cœur. Devant l'abstraction pure, devant l'idée pure, Chamson se cabre. Il ne peut laisser sa «sensibilité en arrière de (son) esprit». Il est faux en effet que l'esprit ait pour privilège de commander au cœur ou de l'ignorer. Dans toute initiative, dans toute organisation humaines, le sentiment doit être à la base de l'idée. Là où le cœur est absent, la vision du réel est déformée. Le monde ne peut pas être régi par une froide dialectique. Mais Chamson se méfie encore de l'idée à cause de l'usage qu'on en a fait. On a corrompu les idées, on les a fait servir momentanément à de vils desseins (qu'est devenu le pacte antikomintern?), on en a fait des moyens de tromperie et de mensonge. Elles sont devenues

des manoeuvres et des tactiques. L'auteur n'admet pas — et avec raison — qu'on subordonne l'idée au concret, c'est-à-dire sans doute à l'intérêt particulier, mais il ne veut pas davantage qu'elle soit détachée du concret, c'est-à-dire conçue sans tenir compte de l'existence humaine. Il se méfie encore de l'idée parce que ce n'est pas un moyen de communication avec le peuple dont il est issu. Si les paysans suivent difficilement l'intellectuel sur le plan des idées, du moins, peuvent-ils le suivre sur le plan du sentiment. C'est ce que n'a pas compris Lacretelle, qui, dans ses «Croisières», affirme qu'il ne s'intéresse pas aux masses. Chamson qui connaît le peuple des campagnes sait qu'il reste incorrompu, qu'il reste confiant de cette confiance qu'on appelle, d'un air supérieur, la naïveté. «Seul, chez nous, le paysan est pur». C'est exact et que nous importe les inévitables exceptions? Bref, désillusionné, Chamson déclare: «Je ne veux plus être trompé, ni d'un côté, ni de l'autre». Aussi revient-il aux vérités éternelles, et d'abord à cette idée qui est en même temps un sentiment: la fraternité des âmes: «Ce qui importe, c'est la limpidité des âmes fraternelles, tout ce qui se borne à resserrer des solidarités de clan, des complicités d'orgueil, de mépris et de détestation, est néfaste à la vie de notre pays». Cette pensée d'amour est la pensée fondamentale du livre, elle est la pensée chrétienne par excellence (il n'est pas question de dogme) et l'auteur a raison de dire que si nous ne nous battons pas pour le christianisme, nous nous battons «aussi» pourtant pour le christianisme. Le moyen de réaliser cette communauté fraternelle? «Hiérarchie des fonctions, dit-il, fraternité des rapports, égalité des destins». Dira-t-on que ce sont des mots? Mais cette guerre n'est-elle pas un exemple de l'égalité des destins chez les combattants? Pour l'intellectuel, comme pour l'ouvrier ou le paysan. Et entre eux tous, n'y a-t-il pas fraternité, union? Il faut souffrir quand tout le monde souffre et le poète, l'écrivain plus que les autres encore puisqu'il s'agit de préserver des valeurs spirituelles dont ce poète et cet écrivain ont la garde. «Le poète doit suivre le destin des hommes». C'était le vœu de Péguy. Il n'est plus question de se tenir au-dessus de la mêlée, car cette guerre n'est pas une guerre, c'est «une métamorphose de la vie humaine». Voilà ce que cette guerre inspire à Chamson: des vues grandes sur le problème spirituel de la paix. En même temps, elle lui permet de se redécouvrir et de s'approcher toujours plus près de sa vérité.

Bien que dans l'atmosphère du danger, il se forme comme une sélection des pensées, cela ne suffirait pas si de vieille date on n'avait pas démêlé en soi ce qui est éternel, permanent, de ce qui est particulier, secondaire, et, à tout prendre, méprisable. Chamson est lui aussi un pur produit de la race paysanne. Présenté au jour le jour avec ses réflexions de l'instant, ce petit livre nous émeut plus que s'il avait été ordonné par groupes de pensées, comme l'auteur aurait, dit-il, voulu le faire. Il traduit mieux sa sensibilité et il s'accorde mieux avec la nôtre.

C. LEMAIME

AMY KHER:— Remous à Bab-Touma (1 volume, aux Editions de "la Semaine Egyptienne" Le Caire).

Poète par toutes ses fibres, Mme Kher trahit cet état d'âme jusque dans l'analyse des conflits passionnels. Cette influence, déjà remarquable dans «Salma et son village» est encore accentuée, dans le nouveau livre que lui inspire le cadre, à la fois austère et municipal — d'emblée propice, semble-t-il, à la projection des plus hautes flammes du cœur et de l'esprit — de son pays. Dans le quartier chrétien de Damas, pittoresquement observé et retracé avec une couleur, un sens de l'atmosphère, une subtilité de nuances, dont le reflet précis et capté par Mme Kher avec une intuition toute féminine, une idylle s'ébauche entre le journaliste Soheil Raked et sa cousine parisienne, Wédad. Sous l'emprise du climat traditionnel, la jeune fille



AMY KHER

croît découvrir l'amour; alors que ce n'est qu'une griserie due à la solitude et à l'ambiance courtoise et virile dont Damas laisse à jamais l'empreinte parmi ceux qui y ont vécu. Des obstacles familiaux se dressent contre leur union et Soheil retourne à Théodora Chigaour, son amante. Pour rendre plus sensible l'étendue de la passion que nourrit cette dernière, Mme Kher a donné à une partie de son récit la forme épistolaire. Ces lettres d'une femme éprise à celui qui lui fut un moment infidèle sont d'une psychologie lumineuse. Un tempérament de poète peut seul aller aussi loin dans le domaine de l'introspection, et recréer avec un égal bonheur le charme des sites rustiques de la Syrie dont l'image est inséparable du rythme même de cette histoire, qui est vraie comme la vie.

A. SHUAL

ASCAR NAHAS : *Les réflexions d'Ibn Goha*
Le Caire.

Des maximes: il faut un certain courage pour s'attaquer à ce genre depuis que Jules Lemaitre l'a condamné à mort. Chacun connaît la page des «Contemporains» où se trouve démonté le facile mécanisme d'assemblage de mots qui crée sans effort la pensée d'apparence profonde. «*Les pensées, les maximes sont un genre épuisé et futile*» disait le critique en concluant Et en exagérant. Car on peut toujours supposer qu'une personnalité forte viendra ranimer le genre; où encore et c'est le cas du recueil d'Ascar Nahas, qu'un auteur se faisant l'interprète de la sensibilité populaire mette assez de l'âme d'une nation dans ses dires pour que ceux-ci soient sauvés de la banalité et du convenu.

Certes, en lisant «Les réflexions d'Ibn Goha» on se prend à sourire parce qu'on a reconnu au passage par exemple, la pensée-définition «*L'indifférence est le commencement de la sagesse*» la pensée antithétique «*On peut pleurer sans être tendre comme on peut rire sans être gai.*» La pensée pittoresque «*L'amitié est un concombre qu'on goûte une fois épluché.*» On regrette aussi de constater parfois que c'est surtout le jeu des vocables qui conduit à la «pensée» dans une maxime comme celle-ci: «*Pour éviter des drames, ne suffit-il pas souvent de jouer la comédie?*»

Mais, ceci dit, on n'en est que plus à l'aise pour constater qu'en dépit des défauts inhérents au genre, le livre d'Ascar Nahas conserve assez d'originalité dans le fond et dans la forme pour être une source de plaisirs vifs et variés et on ne peut manquer d'être séduit par la finesse des remarques aussi bien que par les heureux tours qui les expriment.

L'originalité de ces pensées vient de la forme toute particulière d'esprit dont elles sont issues. Ebn Goha est un inquiet souriant, comment dire, un voluptueux des saveurs douces-amères de la condition humaine. Conscient des faiblesses de l'homme, des indignités de sa propre nature et de celles des hommes (notons que celles des femmes l'excitent tout particulièrement) il ne s'en désolait pas outre-mesure; il se sauve du désespoir par l'ironie et il cherche à acquérir — fût-ce au prix d'une méfiance parfois exagérée — une prudence qui le mettra à l'abri du ridicule et qui le sauvera des fourberies d'autrui... Du goût pour les sentiments modérés et pour les situations moyennes «*Tu tamberas moins brutalement si tu restes sur la dernière marche*» «*Et personne ne viendra te disputer ta place au bas de l'escalier*»... Le désir bien arrêté de ne pas s'en laisser conter, de ne pas se laisser prendre aux faux semblants «*Parce qu'il est sur l'estrade il s'imagine qu'il peut présider*» de résister aux effets de l'éloquence et de l'agitation, «*S'essouffler n'est pas courir*... Tout cela fait d'Ebn Goha un personnage avisé qui comprend tout, qui comprend trop bien tout et qui, par conséquent s'avance dans la vie sans enthousiasme mais sans regret profond et qui prend plaisir à tourner en proverbes ironiques l'amertume de ses réflexions. Ce souci de rire de tout, ou du moins de sourire du coin des lèvres à toute vicissitude on l'a reconnu, c'est cet esprit si spécialement égyptien que les précieux recueils de proverbes publiés par Ahmed Rassim nous ont fait connaître. Ascar Nahas reconnaît cette parenté et s'en glorifie dans une charmante dédicace au poète de «J'ai conduit mon âne».

Il reste à souhaiter qu'Ebn Goha n'ait pas tari dans ce premier recueil la source de ses réflexions et qu'au fur et à mesure qu'il avancera dans la vie ses pas désabusés il nous livrera dans la même forme précise et imagée ses réflexions révélatrices d'une âme si attachante.

Un dessin d'une facture très personnelle orne le livre. Il est signé Chiha; on attend beaucoup de ce peintre et par ce seul dessin on comprend quel excellent illustrateur il pourrait devenir.

ETIENNE MERIEL

MICHEL D. VOLONAKIS : *Pages Grecques*
(Athènes 1940).



MICHEL D. VOLONAKIS

Cet important ouvrage, que l'éminent professeur de l'Université d'Athènes M. Michel D. Volonakis vient de faire paraître, bien que n'ayant pas d'unité d'ensemble, s'impose par la variété des idées, des im-

pressions, ainsi que par l'abondance de son illustration.

L'auteur a réuni diverses études géographiques, historiques, archéologiques, littéraires, esthétiques et sociales, concernant surtout la vie nationale des Grecs ainsi que des pages vraiment émouvantes sur la grande guerre de l'indépendance hellénique, les philhellènes, et en particulier lord Byron.

M. Volonakis publie aussi dans les *Pages Grecques* des impressions qu'il a rapportées de ses voyages scientifiques à travers la Grèce.

L'Égypte aussi est à l'honneur avec deux chapitres: le premier se recommande par des impressions de sincère amour et d'estime pour notre pays et le second par le texte de la conférence que l'auteur fit au *Centre Hellénique* lors de son dernier passage au Caire, où il exalte le patriotisme des Hellènes, leurs sacrifices pour la mère patrie et leur héroïsme, commentant relativement les poèmes patriotiques de Solomos, Vilaras, Calvos, Tertsetis, Palamas, Soutsos, Mavri^{is}, Cavafiy, qui sont, ainsi qu'on le sait, d'une haute inspiration.

Des chapitres très intéressants sont aussi consacrés au Dodécanèse, à son histoire, à ses aspirations et, avec une connaissance et une maîtrise incomparables, l'auteur parle de son rôle civilisateur à travers les siècles.

Bref, c'est un livre copieux sur les valeurs spirituelles de la Grèce, que la jeunesse hellénique, à laquelle il s'adresse, doit lire et méditer.

S

BERNARD LEWIS:- *The Origins of Isma'ilism* (1 volume, W. H.affer & Sons Ltd; Cambridge).

La thèse du Dr. B. Lewis, Lecteur à l'École des Langues Orientales de Londres sur «*Les origines de l'Isma'ilisme*» témoigne d'une maîtrise totale d'un des problèmes les plus vastes et les plus obscurs, que pose l'essor de l'Islamisme dans le Proche-Orient au second siècle de l'Hégire. A cette époque fertile en hérésies destinées à ébranler l'orthodoxie doctrinale et politique de l'Islam, deux visionnaires nommés Abu'l Khat-tab et Isma'il élaborèrent un système religieux, qui s'étendit rapidement en Asie et en Afrique du Nord et imposa en un sens son ordre social au monde musulman avec l'avènement du Califat des Fatimides, descendants par filiation spirituelle ou directe de Muhammad b. Ismail, dépositaire historique de la tradition Ismailienne.

Les origines de ce mouvement dont les répercussions furent immenses, les conflits qu'il provoqua par sa hardiesse et son esotérisme, l'influence culturelle qu'il s'acquitt à ses débuts, l'identité de certains de ses idéaux avec ceux d'autres sectes Islamiques, en particulier ceux des Carmates de Bahrein, etc. qui font l'objet de la présente étude étaient jusqu'ici imparfaitement connus, par suite de la partialité qui caractérise le nombre comparativement restreint de matériaux existant sur le thème. M. Lewis a, semble-t-il, été séduit par cette difficulté fondamentale, qui aurait, cependant, rebuté plus d'un historien chenu sur le métier. Il a fait le tour de l'Orient à la recherche de documents inédits ou psychologiques propres à satisfaire son enthousiasme. Et il en est revenu avec une moisson de notes, qui lui ont permis de traiter sous un jour nouveau le thème si controversé des origines du Califat Fatimide. C'est une oeuvre de science pure, où l'information la plus rigoureuse s'allie à un minutieux discernement critique, mis au service d'une érudition destinée à enrichir encore d'éclatante façon la cause de l'Orientalisme.

JOSEPH KLAUSNER:- *Quand une nation lutte pour sa liberté*

Ces essais d'Histoire Juive présentés sous une forme populaire par le Dr. J. Klausner, Professeur à l'Université de Jérusalem ont été publiés au Caire et tra-

duits par les soins attentifs et diligents de M. Samuel Nissenbaum. Le nom et l'oeuvre du Prof. Klausner ne sont d'ailleurs pas inconnus du public de langue française, puisque des fragments capitaux en ont déjà paru à Paris aux Editions Payot. Comme dans le reste de ses écrits, l'auteur s'évertue à décrire les crises de conscience qui mirent en relief à des périodes diverses, une collectivité humaine en lutte contre la tragédie de son destin. L'évocation de quelques-unes des âmes délites qui menèrent pour un temps Israël vers sa rédemption politique fait l'objet de l'ouvrage que voici. On en admirera la vigueur, le souffle épique et la savante ordonnance historique et littéraire.

H. C. CRADOCK:- *La fête de Josette.*

Avec l'approche des vacances, les Editeurs renouvellent leurs collections pour la jeunesse. A signaler chez Fernand Nathan, à Paris, une ré-édition du bel album de Mme H. C. Cradock sur «*La fête de Josette*», traduit en français par Mme Gisèle Vallerey et dont le thème divertira les petites filles auxquelles ce récit charmant, frais et ingénieux est particulièrement destiné. Il en va de même pour le volume de Mme Charlotte Deschamp «*Bob et Suzette à la maison*», illustré par l'auteur, et qui est une véritable leçon de choses, dite sur le mode familier aux tous jeunes lecteurs. Enfin, si le manuel de M. Martin Pierre «*Georges et ses petits amis*» est moins divertissant que les deux précédents, il aidera excellemment les parents, par le discernement de son contenu, à compléter l'enseignement qui est donné à l'école aux élèves du cours élémentaire.

A SHUAL

HELENE A. VOISKOU:- *Mondes qui ne sont pas perdus, Poèmes en prose (en Grec)* Le Caire.



(Dessin du peintre Dimocratis)

HELENE A. VOISKOU

CAPRICE....

J'aime depuis assez longtemps, j'aime depuis mes quinze ans. Les couleurs au lever et au coucher du Soleil; serpentins et confettis, verts, jaunes et roses, que je vois dans le noir, au-dessus de mes paupières bien closes. Les verts, les jaunes, les roses... au fin-fond noir de mes yeux, sans qu'il y passe, la moindre lumière du monde.

J'ai toujours préféré l'accouplement qui n'allait pas...

Le coucher du soleil et à l'aurore le premier rayon Les confetti roses, qui s'allument, et s'éteignent, toujours avec harmonie, dans

la nuit de mes yeux hermétiquement fermés, comme des perles qui brillent au fond de la mer.

Tout ce qui est un peu fou et de travers, comme tout ce qui est pauvre et modeste.

J'aime le jour à l'heure du crépuscule... Mais distinctement je n'aime ni le crépuscule, ni le jour. Peut-être le chaos qui les unit... Le haut du ciel et le coeur de la terre, que je sens battre aussi fort que le mien.

J'aime la chauve-souris accrochée à la lucarne. Le perroquet à condition qu'il vole et qu'il chante. Le Sphinx quand il parle! Depuis assez longtemps j'aime, et bien que je n'en suis fatiguée j'aime depuis mes vingt ans...

Ainsi je l'aime aussi, Toi. Au delà de la nuit et de la Lumière du Jour. Au delà les Pyramides et le Sphinx si las. Au delà mes confetti roses engloutis dans le fond noir de mes yeux.

Au delà des perles qui brillent au fond des eaux. Comme si tu étais, mon Eternité.

(Trad. de Eloy Trouvère) HÉLENE A. VOÏSKOU

N.B. — Les voies lactées qui se promènent au-dessus des regards fermés, la révolte contre tout ce qui est droit et imposé, voici ce que nous avons en commun, et qui m'a attiré vers ces compositions étranges d'Hélène Voïskou.

Elles sont en prose. L'auteur ne s'astreint à aucune règle, se laisse aller... Et elle le peut, puisqu'elle aboutit, ce faisant, à un monde à elle, original et vaste. Une poésie d'inconscient, fluide et douce.

Cela se pratiquait avant la guerre, surtout en France, dans le groupe Eluard et consorts. C'était le fatal aboutissement d'une littérature, fatiguée de lieux communs, insouciante des formes que revêt le monde extérieur, et fouillant rageusement l'inconscient.

Le fracas de la guerre a mis fin à tout cela. On n'arrive pas à fermer les yeux, pour enquêter sur l'Infini. La Réalité est déjà devant vous et vous soulève de force, les paupières.

Hélène Voïskou est le dernier poète d'une génération qui pouvait s'oublier et créer sa souffrance.

Pour longtemps, on ne pourra plus souffrir artistiquement...

E. T.



(dessin du peintre Chihai)

IBN GOHA

3 POÈMES NEO-GRECS

LE SOURIRE DES ENFANTS

Le sourire des êtres innocents vient
Nous rappeler dans cette vallée de tristesse
le visage d'un Dieu de bonté
dont les hommes ont perdu le souvenir.

Quand je me penche sur tes yeux au pur °rayon-
[nément
j'oublie jusqu'à ma peine la plus profonde;
je m'incline alors et je prie avec ferveur
pour le bonheur du monde entier.

RÉVELATION

Ce sont tes yeux qui m'ont appris à aimer
La lumière matinale, la pourpre du couchant.

J'ai retrouvé le chant divin des oiseaux dans ton
[gazouillement
Le langage des fleurs dans ton sourire.

Tes mains nouées autour de mon cou
M'ont dévoilé le sens de l'Infini,

Et tes premiers balbutiements, ô ma lumière, m'ont
[enseigné
L'harmonie, l'amour et la sagesse.

UN MATIN DE L'ANNÉE 1920

Les reverbères somnolents
Clignent des paupières et s'éteignent
Mais l'Aube me trouve vigilant.

En bas dans la rue passent des travailleurs,
Pieds nus, soucieux et accablés
Par une peine qu'ils ne savent exprimer.

Après une longue journée de travail
Ils entreront au cabaret dès le soir
Pour oublier... Que leur reste-t-il d'autre?

Tels les maudits d'un enfer éternel,
Le rêve leur refuse sa joie
Et la nuit leur sommeil de plomb.

Doit être amer et ressembler à la mort.
Je les regarde passer en bande
Et je devine le souffrance de chacun,

Tandis qu'ils s'en vont, ignorant
Que quelqu'un participe à leur sort aveugle,
Que quelqu'un s'identifie à eux,

En secret et d'une âme fraternelle...

(Trad. par Athina J. Pappa)

GLAFOS ALITHERSIS

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

M. GEORGES GORSE

Relever le moral d'une nation abattue par la défaite, regrouper ses forces saines pour les jeter, à nouveau, dans la lutte; seul salut, tel est le programme du mouvement des Français Libres. Mouvement d'action, essentiellement. D'une action ingrate, obstinée, souvent obscure.

Il ne doit donc pas sembler super-



G. GORSE

flu que le verbe ait un rôle à jouer. Aux hésitations de l'adepte, la foi de l'apôtre est nécessaire. «*Les grandes figures de notre histoire, nous dit le général Catroux, dans une magistrale introduction au cycle de confé-*

rences qui vont suivre, que ce soit celle de Clémenceau ou de Lyautéy, celle de Jeanne d'Arc ou de Charles de Foucauld, sont là pour témoigner que cette foi, notre foi en la victoire finale, est assise sur des fondements solides que rien ne saurait ébranler.»

A M. Georges Gorse incombait la tâche de nous présenter une de ces figures, la plus grande de la dernière guerre comme aussi la plus discutée: celle de Georges Clémenceau.

Il s'agissait pour M. Gorse, tout en analysant le personnage, de faire ressortir les faits qui dans cette carrière ont une analogie avec l'époque présente, ses réactions, ainsi que son influence sur la Réaction française en général. Il importait surtout, et c'est ce qu'il fit avec talent, que, parlant d'un homme politique, il évitât d'appuyer sur toute considération de parti.

Ce qu'il faut retenir de Clémenceau, ce n'est pas le vieillard hargneux et maussade qu'il a été vers la fin de ses jours, le rusé compère au courant de tous les «trucs» du métier parlementaire, l'insurgé de la révolution manquée du 12 Mai 1839, l'homme des fidélités successives de ses débuts: le partisan et l'ennemi des Gambetta, Jaurès, Jules Ferry, Delcassé le critique acerbe et souvent méchant de la «Justice» et de «l'Homme Libre».

mais l'homme à la volonté d'airain qui, malgré les vicissitudes inévitables d'une vie publique mouvementée les hauts et les bas de toute carrière politique, la misère même, (survenue après l'affaire Déroulède), a su trouver, à plus de 70 ans, l'énergie nécessaire pour incarner, à lui seul, la force de résistance d'une France divisée et prête à succomber.

C'est pourquoi M. Gorse a insisté, au cours de son exposé, sur l'oeuvre écrite de Clémenceau, qu'il en a cité de nombreux passages; c'est afin de mettre en lumière ses idées de base; celles qui, le moment venu, le désignent d'emblée au poste de commandement; celles que résume, si bien, son apostrophe célèbre «*Je fais la guerre*»; c'est-à-dire son énergie farouche, sa passion pour la Patrie, son amour viril de la Liberté.

Magnifique leçon de patriotisme dont les chefs responsables de Juin 1940 ne surent malheureusement pas tirer parti. Puisse la grande voix qui s'est tue résonner au coeur des Français d'aujourd'hui et leur rappeler que «*la France sera ce qu'ils voudront qu'Elle soit: à eux de choisir!*»

Mlle MARIE BOULAD

Me Marie Catherine Boulad collaboratrice du Mokattam a inauguré le mercredi, 15 Janvier, le cycle de conférences organisées par le Cercle de la Jeunesse Catholique, par une causerie sur la femme et le Journalisme.

La presse d'information, dans ses comptes rendus nécessairement hâtifs, a souligné tout le succès d'affluence et d'estime remporté par cette intéressante manifestation. Je me fais un plaisir, à mon tour, de le confirmer.

Je crois, cependant, que le ton adopté par la conférencière, familier et plaisant, son exposé parsemé de considérations personnelles si imprévues, si originales, ont escamoté à l'attention du public certains aspects de la question qui, à mon sens, méritent qu'on s'y attarde.

Le principal de ces aspects est naturellement, celui de la place dévolue à la femme dans la société: le foyer.

Il semble, selon la conférencière, que ce rôle de la femme, n'est pas incompatible avec une occupation telle que le Journalisme. La femme utiliserait, dans ce but, celles de ses aspirations qui répugneraient à des préoccupations purement matérielles pour les consacrer à la réalisation d'exigences supérieures». Or c'est là qu'est l'erreur.

Le foyer n'est pas qu'un ensemble de préoccupations matérielles». Le progrès scientifique moderne y laisse, au contraire, un champ de possibilités plus favorable que par le passé à la réalisation d'aspirations supérieures. Négliger ou subordonner l'idée de foyer à une carrière, n'est-ce pas une abdication? Si, surtout, le mobile de cette abdication n'est que la satisfaction d'un goût pour l'activité productrice?

D'autre part, le journalisme n'est

POÈME

*La mer luit aux jalons de notre incertitude
Elle a pris le devant du coursier des orages
Les larmes et leurs deuils enchantent ces parages
L'air marin s'avilit aux pâles longitudes
La vague s'est lassée des fureurs de l'hiver
J'entends gémir du sein de cette infortunée
L'aboiement des carlins ivres sur ses genoux
(La jeune fille sent que ses malheurs sont nés)
Marine du printemps parfum qui nous est cher
Viens apaiser l'essoufflement de ses tapages
Ah! donne lui l'oubli de tes journées sans âge
Au calme des jours morts encense sa candeur
Reçois donc le tribut de ses regrets jaloux
O vague et cache la sous ta coupole immense
Lave-la du pardon qui meurtrissait son coeur
Donne lui les agrès de ta magnificence
Tes grondements et tes déferlements d'horreur
Car elle percera ta glauque couverture
Pour aller au grand jour suivre son aventure.*

ETIENNE MERIEL

pas un métier de tout repos. La femme en s'y essayant apporte, certes, des qualités inhérentes à sa nature telles que l'intuition, la délicatesse, le charme. Tout ceci n'est pas du journalisme, mais bien plutôt de la littérature. Pour renseigner et surtout guider l'opinion publique, il faut tout de même plus qu'un littérateur.

Ceci dit, je conviens avec Mlle Boulad que *«des femmes n'aiment pas le mensonge»* puisqu'elles ne mentent que pour nous cacher ce qui pourrait nous déplaire; je conviens, aussi, *«qu'un journaliste qui ment est un artiste»*, puisque faisant fonction de journaliste, je suis, peut-être, en train de mentir; je conviens, enfin, *«qu'un homme qui ment à une femme ne ment pas»*, puisque c'est la seule façon de ne lui dire que des choses agréables.

M. LE PROF. BRACKENBURY

Dans la coquette salle des fêtes du nouveau foyer de l'Association des Anciens Elèves de l'école Abel, M. le Prof. Brackenbury a parlé, en grec, de la conception anglaise de la Liberté.

Avec un humour bien britannique, Mr. le Prof. Brackenbury n'a pas ménagé ses traits à tout ce qui dans cette conception peut paraître singulier et contradictoire mais qui dénote combien, chez l'Anglais, est tenace cet attachement aux privilèges acquis ou reconnus.

En admettant cette particularité psychologique, les pouvoirs établis, dit-il, ont fait preuve de beaucoup de sagesse. Ils induisent, le citoyen, au respect de l'autorité sans que celle-ci ait à intervenir. Ce qui est permis est tellement substantiel et vaut, dans ce cas, tellement plus que ce qu'on voudrait se permettre qu'il ne vaut pas la peine de risquer de le perdre. Il est inutile, par exemple, d'user de son droit de ne pas se faire vacciner contre la petite vérole lorsqu'il y a épidémie et risque de contagion. Il en est de même des objecteurs de conscience; à quelques exceptions près la grande majorité de ces originaux répondent à la conscription militaire si tôt que celle-ci est reconnue d'utilité nationale. L'instruction, en Angleterre, est affaire personnelle; l'intervention de l'Etat y est à peu près nulle; son orientation n'en est pas moins orthodoxe. C'est que, parallèlement à l'Eglise, l'Ecole Anglaise s'efforce à former, avant tout, des hommes et non des encyclopédies, à leur inculquer le sens des responsabilités. C'est pourquoi, aussi, la presse est libre; en temps de guerre comme en temps de paix; que la diffamation, seule, est poursuivie.

Ceci présuppose, naturellement, chez un peuple, des qualités qui sont l'oeuvre commune de la nature et du temps; sur lesquelles le Prof. Brackenbury ne s'est pas attardé mais qu'il a cherché, à sa façon, à faire valoir

dans ses considérations sur quelques unes des grandes institutions anglaises. La satisfaction qui lui fut témoignée porte à croire que sa manière a été comprise et appréciée.

M. PIERRE EPAULARD



PIERRE EPAULARD

Sous les auspices du Cercle de la Jeunesse et sur les instances de M. Matouk, son président, M. Pierre Epaulard, Directeur du Crédit Lyonnais du Caire, a fait une causerie sur *«les coulisses de la Banque»*.

Ce qu'est une Banque et son activité sont des notions suffisamment connues du public d'aujourd'hui pour n'avoir pas à en faire le thème d'une conférence. D'autre part, essayer d'en parler sur un plan plus élevé, chercher dans la situation actuelle des rapports de causes à effets, c'est risquer, sinon d'ennuyer, du moins de fatiguer un auditoire, pour la majorité, profane. Par contre, l'organisation intérieure d'une banque moderne, la réputation de ses services, l'emploi, toujours croissant, de machines dont certaines ne *«comptent pas moins de 32.000 pièces»*, constituent des éléments qui, malgré leur simplicité apparente, sont susceptibles d'intéresser. C'est le parti adopté par M. Epaulard.

Son récit des pérégrinations d'un coupon depuis sa remise à l'encaissement jusqu'à son encaissement proprement dit, vivant, spirituel, a été excellent et fort goûté.

Si, d'autre part, l'éloge du *«ronde cuir»* à qui l'on demande beaucoup de coupons, depuis sa remise à l'encaissement et qu'on rétribue, le plus souvent, d'une manière insuffisante, a pu paraître excessif, les mobiles en sont le désir du conférencier de plaire aux nombreux et dévoués collaborateurs

présents dans la salle ainsi que sa fierté d'être *«le premier d'entre eux»*, comme il l'a dit lui-même.

Nous ne l'en félicitons pas moins pour cela.

LE R.P. CARRIÈRE

Une tête blanche sur de larges épaules, sa haute taille drapée dans la bure blanche de dominicain, la poitrine décorée de la croix de Verdun, tel est le R.P. Carrière auquel le Comité National Français avait confié la tâche d'évoquer la figure du Père Charles de Foucauld.

Le vicomte Charles de Foucauld est né à Strasbourg, son nom, sa fortune, sa situation, (il était lieutenant de Cavalerie), lui permettent de jouer, dans le monde, un rôle brillant auquel, par sa nature impérieuse et obstinée, il se donne tout entier. Cependant, une liaison malheureuse, des démêlés avec ses supérieurs hiérarchiques, lui font quitter la France pour le Maroc. La solitude du bled marocain le transforme, lui permet de méditer sur sa destinée, de faire son chemin de Damas. Mais la chair est faible et le vieil homme regimbe, encore, en lui. Ce n'est qu'après sa fameuse exploration du Maroc et son séjour dans un couvent de Jérusalem que le vicomte Charles de Foucauld deviendra l'hermite du Hoggar, le saint.

Voilà, brièvement résumée, la vie du héros dont le R.P. Carrière a retracé l'histoire.

De l'histoire de cette vie il a tiré la leçon qu'elle comporte pour l'offrir à la méditation des Français d'aujourd'hui. *«C'est parce que le Père de Foucauld a voulu, c'est parce qu'il a su vouloir que les cimes lui ont été accessibles. Dans le conflit actuel, dans cette croisade du Bien contre le Mal, de la Civilisation contre la Barbarie, la France, malgré la défaite, doit et peut vaincre: si elle le veut. La Grèce héroïque en témoigne.»*

Des salves d'applaudissements interrompirent, à maintes reprises, l'éloquent plaidoyer du grand dominicain.

GEORGES VASDEKIS

Un grand mariage

C'est celui qui unissait Mlle Marthe Kher, la gracieuse et ravissante fille de notre collaboratrice amie Mme Amy Kher et M. G. J. Kher à Mlle Henri Farès, l'avocat bien connu de la Capitale.

Tout ce que Le Caire compte de notabilités assistait à la solennité nuptiale qui se déroula à l'Eglise St. Joseph et à l'issue duquel les nouveaux mariés et les parents reçurent les félicitations de toute l'assistance.

A cette heureuse occasion nous renouvelons à notre éminente collaboratrice et à tous les membres de sa famille les vœux que nous formons pour le bonheur et la prospérité du jeune couple.

Lettres Néo-Grecques en deux**ARGHIS N. CORAKAS**

Notre collaborateur le poète Arghis N. Corakas vient de s'éteindre (1) doucement à Athènes après une cruelle maladie. Né à Xanthi (Thrace) en Janvier 1888 il a fait ses premières études aux Lycées de Burgas et d'Anchialo (Bulgarie) où son père était professeur; il les a poursuivies aux gymnases de Philipopoli (Bulgarie) et d'Adrinople (Turquie) où en 1906 il obtint son diplôme. L'année 1906 fut tragique pour les Grecs résidant en Bulgarie qui furent, obligés de s'expatrier. Arghis Corakas est donc arrivé à Athènes, embarqué à la nuit sur un cargo qui emmenait plusieurs milliers de réfugiés comme lui. Un mois plus tard il se rend à Constantinople retrouve son père qui eut les mêmes avatars et qui avait trouvé asile dans cette ville. A Constantino-



Dessin de Sopho

ple il n'est pas resté plus d'une année ayant trouvé un poste de professeur à Cyzique où il resta trois ans et puis à Lmisos ainsi que son père. En 1914 il revient à Athènes faire son droit et il fait son apprentissage de journaliste dans le journal de Gavrilides *L'Acropolis* qui réunissait les plus éminents écrivains d'Athènes. Ayant obtenu son diplôme il fut nommé au Ministère des Communications; il y resta jusqu'à la formation du nouveau ministère des Chemins de fer où la mort le trouva.

Ses premiers essais furent publiés dans le journal de Philipopolis *Nouvelles des Balkans* ainsi que sa première nouvelle *Comme une vague* qui parut en librairie en 1913. Ses autres livres sont *Nuits* (poèmes) 1921, *Mea Culpa* (nouvelle) 1923, *Vers* (poèmes) 1924, *Agni Santa* (nouvelle) 1930, *Les Loups* (roman) 1930, *Souvenirs d'Anchialo* 1930, *Roses Rouges* (poèmes) 1932, *A la Vie à l'Amour* (roman) 1934; *Nouvelles* 1936, *Anthologie des poètes de la Thrace* 1930, *Ames Simples* (nouvelle) 1937, *Visions* (poèmes) 1938, *Les hirondelles partent* (poèmes) 1938 et en 1939 quelques mois avant

sa mort l'*Anthologie des prosateurs bulgares* qui fit sensation et que la presse et le public accueillirent favorablement. Oubliant les souffrances que sa famille et lui ont subies au moment des persécutions en Bulgarie et voulant travailler pour le rapprochement des peuples des Balkans il traduisit avec amour les oeuvres des prosateurs bulgares afin que les écrivains hellènes en lisant ces traductions comprennent l'âme bulgare. S.M. le Roi Boris approuvant son geste généreux l'a décoré d'ordre de Saint Alexandre.

Artiste probe il n'a travaillé que pour l'art et il a laissé une oeuvre littéraire importante.

SEM.

**Mort à Djibouti d'un
Compagnon de LAGARDE
et d'ARTHUR RIMBAUD**

Dernièrement s'est éteint à Djibouti, à l'âge de 83 ans, le doyen de la Colonie européenne, M. Rhigas, propriétaire de l'Hôtel Continental, qui fut l'un des premiers habitants de la Colonie d'Obock. Une foule considérable escorta le cercueil à l'église grecque et au cimetière où le Gouverneur Deschamps retraça en ces termes la carrière du disparu:

«M. Rhigas aborda tout jeune ces rivages désespérants de la Dankalie où Lagarde, avec 25 soldats, tenta de faire régner l'ordre et de créer la prospérité. Le pays était terrible: un plateau madréporique dénudé, un climat infernal sans aucun des éléments de confort que nous connaissons aujourd'hui, sans ventilateurs, sans frigidaire, sans aucune habitation convenable, sans même l'ombre d'un palmier. Par surcroît, les tribus Danakil turbulentes rendaient la sécurité aléatoire.

«Mais l'énergie indomptable du Chef et des colons triompha de tout. Rapidement la petite ville d'Obock s'éleva, la vie s'organisa. Tout près de la maison de Lagarde, on voit encore se dresser les murs en madrépore de ce qui fut le premier hôtel Rhigas. Tous les chercheurs d'aventure de cette époque y débarquèrent. M. Rhigas conservait le souvenir du plus étonnant d'entre eux: le poète Arthur Rimbaud, l'homme aux semelles de vent qui formait à Obock ou à Tadjoura des caravanes hasardeuses pour l'Abyssinie lointaine.

«Cependant Lagarde étendait les limites de la colonie et décidait de transporter la capitale sur l'emplacement de Djibouti reconnu meilleur pour la navigation et le commerce. M. Rhigas y arriva un des premiers, recommençant courageusement le travail achevé à Obock. Il aimait rappeler cette époque de création fiévreuse quand la place Ménelik n'était encore qu'un plateau sauvage où l'on tirait la gazelle. Et bien vite, par l'énergie de Lagarde, de Rhigas et de leurs compagnons, une ville s'élevait dans

cette solitude désolée. L'Hôtel Rhigas dressait ses colonnes sur l'ancien habitat des gazelles et devenait bientôt le centre de la ville.

«Depuis Lagarde est mort, bien des hommes sont passés ici, les jardins peu à peu ont ombragé la place. Et au milieu de ce changement perpétuel, de cette croissance continue, M. Rhigas se dressait, toujours solide, comme le génie même de la cité. Il était un des créateurs de ce pays et il en était fier. Il en avait fait sa seconde patrie. Il a voulu y mourir».

LA MUSIQUE**Récital des élèves du Conservatoire SZULC**

Le 21 Mai, une charmante manifestation artistique eut lieu dans la salle des fêtes du Lycée Français: les élèves du Conservatoire Szulc y donnèrent une audition.

Il faut, avant les autres, citer Madame de Martino au jeu extrêmement délicat et nuancé; elle a un sentiment musical des plus compréhensifs et des plus subtils.

Mademoiselle I. Fucks présente la particularité rare d'être violoniste et pianiste: mais la pianiste est bien supérieure à la violoniste et l'on ne saurait trop lui conseiller de s'adonner exclusivement au piano où elle est en possession de tous ses moyens, tandis que, le violon en mains, elle est loin d'avoir la même assurance et la même valeur. On peut fonder de grands espoirs sur cette jeune artiste éminemment douée.

M. Habachi, l'un des meilleurs élèves du Conservatoire, montre beaucoup de personnalité dans l'exécution d'un page de Liszt: *Funérailles* Il a d'excellentes qualités, entre autres la sûreté d'attaque et l'expression.

Mademoiselle Del-Bourgo mérite, elle aussi, beaucoup d'éloges: elle possède un beau tempérament artistique. Mlle Antebi interpréta avec grâce un nocturne de Chopin. Mlle A. Papazian a un jeu sec et automatique et Mlle Feldman un jeu terne. Toutes deux, cependant témoignent de réelles dispositions.

M. G. Kantardjian conquiert l'assistance. Ce violoniste de huit ou neuf ans est un petit prodige. Il manie l'archet avec beaucoup de décision et de fermeté.

Cette manifestation est tout à l'honneur du Professeur Szulc. Cet artiste remarquable, que nous déplorons d'entendre trop rarement, est également un maître excellent.

Madame Dorrya Fahmy prit ensuite la parole pour louer ce bel effort et distribua les certificats et diplômes de fin d'année.

**Concert donné par l'E.S.B.
Orchestra sous la direction
J. HUTTEL**

Dans le jardin de l'Université américaine, Me. Huttel dirigea, le 22 Mai, un concert dont le programme com-

prenait: *A May day* de Wood, au charme printanier, évocateur de tout ce qu'il y a de frais, de joyeux, de léger dans l'existence; une *Toccata* de Frescobaldi, orchestrée par Malipiero, à la triste empreinte de majesté, de solennité presque religieuse; puis la *Symphonie en do majeur* de Haydn qui est un baume pour toutes les plaies, pour tous les maux dont souffre l'humanité. On souhaiterait que cet ordre, cet équilibre si parfait dirigeassent l'existence de chaque individu et de chaque nation...

L'E.S.B. Orchestra donna les «*Antiche danze e arie*» de Respighi et la *Symphonie No. 5 en si bémol majeur* de Schubert.

Cette fois-ci, Me. Huttel, dont l'orchestre est, on le sait, assez inégal, réalisa une exécution beaucoup plus soignée, beaucoup plus au point que d'habitude.

J. S.

Orchestre de Palestine

Pour ouvrir la saison musicale 1940-41 un orchestre de chambre formé par des instrumentistes de l'Orchestre de Palestine est venu donner trois concerts. Excellent ensemble, programmes attirants le public y est allé de tout son cœur. Ses applaudissements furent généreux et pourtant il est juste de noter aussi une légère déception. C'était bien conduit, bien mis en place, juste de mouvements, précis dans les nuances mais il manquait tout de même quelque chose: ce brillant et cette souplesse spectaculaires qui séduisaient tant dans les exécutions de l'orchestre de Palestine et qui, justement étaient dus surtout à ces cordes mêmes, dont l'ensemble que nous entendions était constitué...

Hermann Wilner

Le pianiste Herman Wilner accomplit ce tour de force de jouer six sonates de Beethoven dans son récital et réussit à imposer au public celui de les écouter sans lassitude. Jeu extrêmement sérieux, sans fougue, sans précipitation, sans éclat mais non sans ferveur.

Tiegerman

Tiegerman remporta un succès éclatant dans un programme abondant et varié: nerveux et souple, délicat et fougueux à la fois il atteignit la perfection dans «*La soirée à Grenade*» de Debussy où il sut équilibrer à merveille les sonorités et dont il rendit avec un sens miraculeux de l'atmosphère (puisque la musique y fait parfum) les souffles odorants qui l'embaument.

ETIENNE MERIEL

Les Concerts de l'Orchestre Symphonique de Palestine

Le retour annuel de l'Orchestre Symphonique de Palestine a été ac-

cueilli avec une satisfaction profonde. Les concerts étant rares au Caire depuis le début de la guerre, la qualité de ceux qu'offrit la Société de Musique d'Égypte aux mélomanes rationnés fut grandement appréciée par eux.

Le 23, le 27 et le 29 Janvier, la blanche salle de l'Ewart Memorial Hall s'est remplie d'un public heureux de venir oublier les tristesses et les angoisses de l'heure en goûtant de pures joies artistiques.

Le programme du premier concert que dirigeait le maestro Michael Taube, débutait — comme il se doit, traditionnellement — par du Bach (*Suite No. 3 en ré majeur*). Le contraste est toujours saisissant entre la grandeur un peu confuse et tourmentée de l'Ouverture et l'atmosphère créée par l'Airia, source inaltérable d'enchantement, merveille de pureté dans la sérénité.

L'exécution la plus magistrale fut celle de la *Deuxième Symphonie* de Beethoven, et particulièrement celle de l'Allegro.

La deuxième partie du programme était consacrée à des maîtres modernes. Stravinsky, avec sa *Pulcinella* en huit mouvements, extraite de Pergolèse, fit scintiller les innombrables facettes de sa fantaisie juvénile, hardie, féconde en opposition harmonieuse. Ce fut un instant magique, de folle allégresse, de malicieuse ardeur. Du haut de l'estrade, des étincelles de vie, — de la quintessence de vie — étaient jetées sur les spectateurs transformés qui sentaient leurs vingt ans revenus.

La *Fiancée vendue* de Smetana, d'un charme si dynamique, terminait ce concert donné par un orchestre excellentement dirigé et composé d'éléments de premier choix.

Crawford Mc Nair dirigea brillamment les deux autres concerts. Celui du 27 Janvier commençait par la *Symphonie en do majeur «Jupiter»* de Mozart, chef d'œuvre de grâce dont le Finale semble une libération de toutes les contraintes de l'âme, une explosion de forces conjuguées de la nature.

Une fantaisie *Greensleeves* de Vaughan-Williams lui succéda. C'est un rêve poétique, l'exhalaison de désirs tendres et doux. La harpe y a un rôle primordial; la jeune instrumentiste remporta un beau succès.

Nous entendîmes ensuite les *Variations symphoniques de César Frank* pour piano et orchestre, — avec la soliste Pnina Salzman — si propices aux transpositions de l'imagination et des sentiments. Il nous sembla percevoir le clair ruissellement d'une source, recouvert par le bruissement du feuillage, l'égrènement sonore et pur du filet d'eau, s'élevant, solitaire, dans le silence, quand le vent s'apaise. A la nymphe de cette source, les auditeurs exprimèrent leur admiration par une longue ovation.

La deuxième partie du concert était consacrée à Debussy et à Ravel. De Debussy, on donna *La Mer I*. De l'aube à midi sur la mer — II. Jeux de vagues. III. Dialogue du vent et de la mer. Cette merveilleuse page descriptive fut jouée avec une parfaite compréhension. Chez nul autre compositeur le soleil et le vent n'ont une présence aussi vivante. C'est l'une des caractéristiques les plus originelles et les plus puissantes de Debussy. On les sent, on les voit, on est caressé par eux.

La *Rapsodie espagnole* de Ravel terminait ce concert. Dans le *Prélude à la nuit*, qui en est le premier mouvement, il y a un reflet de l'extase debussienne devant les spectacles grandioses de la nature. Les trois autres sont d'une inspiration fantastique et d'une écriture nerveuse. Le génie de Ravel s'y déchaîne avec ses rutilances, sa fièvre, son impétuosité et ses violences.

Le troisième concert, donné au profit du Croissant rouge, fit une large place à Beethoven. On joua d'abord l'Ouverture de *Prométhée*. Puis, l'étonnante *Symphonie No. 7 en la majeur*, dans laquelle apparaît, d'une façon si frappante, la fécondité de son génie. C'est un jardin immense, magique où éclosent des fleurs, qu'on ne voit pas s'épanouir et dont certaines meurent en bouton. C'est une variété prodigieuse de motifs inachevés qui s'entrecroisent en tissant une trame dont l'inégalité fait la beauté.

On a commis une grave erreur d'inscrire à ce programme *Pomb and Circumstance* d'Elgar, d'une valeur douteuse, et dont certains passages sont vraiment désagréables et choquent l'oreille. Le thème principal est fréquemment accompagné d'une bruit saccadé, hâletant, qui ressemble à s'y méprendre aux pistons d'une locomotive. On aurait pu faire un meilleur choix dans les œuvres de ce compositeur célèbre et pourtant si mal connu. Nous aurions aimé entendre, par exemple, le *Songe* de Gérotonius qui assit solidement sa réputation.

Le romantique *Londonderry Air* de Grainger effaça un peu cette impression qui balaya tout-à-fait le prestigieux *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakov, d'une si riche substance, d'un élan si puissant, aux remous violents, aux reflets délicats et moirés.

J. S.

ALBERT COSSERY
**Les Hommes
 Oubliés de Dieu**
 (Nouvelles)
 Illustrations du peintre
 TELMISANY

A propos d'un livre récent**CUISINE TOURISTIQUE**

Dans une conférence dont, en son temps, j'ai rendu compte (1), Mr. M. Voutsinas, Inspecteur près le Sous-Secrétariat pour la Presse et le Tourisme, disait que la meilleure façon d'attirer les touristes dans un pays c'était de satisfaire leurs goûts, voire leurs caprices, d'aller même au-devant de leurs désirs et que, dans cet ordre d'idées, la nourriture jouait un rôle capital. Ce qui équivalait à dire qu'il convient d'adapter le plus possible les mets servis dans nos hôtels ou nos restaurants touristiques aux exigences culinaires, nationales ou personnelles, de nos visiteurs. Opinion qui, à première vue, pourrait paraître audacieuse mais qui est vieille comme le monde, tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, puisque Athénée qui vivait seize siècles avant nous, nous apprend, dans ses *Deipnosophistes*, que jadis, les bons cuisiniers, avant de servir un plat quelconque à un étranger, s'enquerraient de sa nationalité, de son âge et même de sa condition sociale afin de le préparer à son goût.

«Si l'étranger est originaire de Byzance, — recommandait un élève du grand cuisinier Sofon (2) — servez-lui des salaisons; s'il est Rhodien, du poisson bouilli; s'il est Ionien, des hors-d'œuvre; s'il est Arcadien, beaucoup de sauces, et aux insulaires en général donnez n'importe quel poisson, pourvu qu'il soit frais. Et ce maître-queux, aussi subtil qu'avisé, d'ajouter: «J'ai toujours cuisiné suivant les gens; d'autres mets pour les amoureux, d'autres pour les philosophes, d'autres pour les éphèbes, d'autres pour les vieillards».

Est-ce trop exiger de nos cordons bleus contemporains que de leur demander d'observer ces sages préceptes? Un de leurs et non des moindres — j'ai nommé M. Nicolas Tselementès — dans son dernier ouvrage (3), auquel nous empruntons la citation qui précède, ne le pense pas et assure qu'il suffit d'un peu de bonne volonté pour «occidentaliser» certains plats grecs par trop *grassement* orientaux... Mais, ajoute-t-il, la préparation des mets ne résout qu'une partie du problème touristique-culinaire. Ce qui importe surtout c'est de servir à l'étranger ce qu'il est habitué à manger à chacun de ses repas; c'est-à-dire que l'ordonnance des menus est tout aussi importante que la qualité de la chère. A cet égard, le petit déjeuner mérite une attention toute particulière surtout en ce qui concerne les Anglo-Saxons qui ont élevé le *breakfast* à la hauteur d'une véritable institution.

Aussi M. Tselementès s'en occupe-t-il tout spécialement et, au point de vue touristique, il a raison puisque les touristes anglais et américains constituent la majorité des visiteurs de la Grèce et que les autres étrangers se contentent d'un peu de café au lait, de quelques tartines et, les plus affamés, d'un oeuf à la coque... il a d'autant plus raison que le *breakfast* américain n'est pas le *breakfast* anglais.

En effet — précise-t-il — les Anglais commencent par manger des oeufs au jambon (*ham*) ou des oeufs au lard (*bacon*) ou une espèce de morue fumée (*haddock*); puis vient le *porridge* (bouillie de flocons d'avoine) et, pour finir, du pain grillé (*toasts*), du beurre frais et de la marmelade (*jam*), le tout arrosé de force tasses de thé. Tandis que les Américains qui mangent, eux aussi le matin, des oeufs au jambon ou au lard (et, parfois, des côtelettes), débutent toujours par un fruit de la saison, préfèrent les *muffins* aux *toasts* et remplacent le thé par du café au lait.

Ce sont là des *breakfasts-type* car il va de soi que la composition du petit déjeuner, comme des autres repas, varie avec les époques de l'année et selon les moyens pécuniaires de chacun. C'est pourquoi notre auteur préconise l'introduction des *breakfasts à prix fixe* (30, 40 et 50 drachmes, par exemple) et, pour chacune de ces trois catégories, indique quatre menus différents dont, plus loin, il donne les recettes.

Mais si le *breakfast* pour ces Nordiques qui, dès le matin, ont besoin d'une alimentation calorique, est chose primordiale, il ne s'ensuit pas que les autres repas n'ont aucune importance pour eux et qu'ils mangent n'importe quoi apprêté n'importe comment. Ainsi, feu Salmon, alors directeur de l'«Hellenic Information Bureau» de New-York, me parlait de glaces (*ice-cream*) «à l'américaine». Or, comme ce pauvre ami n'était pas plus ferré que moi en pâtisserie, j'avoue qu'à l'époque je ne comprenais pas ce qu'il entendait par là. Grâce à M. Tselementès, je sais maintenant que dans les glaces d'outremer il n'entre jamais d'oeufs mais seulement du lait, de la crème de Chantilly, du sucre et un peu de gélatine. D'ailleurs, les maîtresses de maison et les restaurateurs désireux de contenter leurs hôtes étrangers trouveront dans ce petit livre maintes et maintes recettes de déjeuners (*luncheons*), dîners et soupers à faire venir l'eau à la bouche! Profane dans l'art de Vatel et de Brillat-Savarin, je me borne à signaler cette partie de l'ouvrage et passe tout de suite à des considérations plus familières.

Si nombre d'étrangers — dit M. Tselementès — ne s'expriment guère favorablement sur le compte de la cuisine grecque, la faute en est au beurre et à l'huile dont nous nous servons et dont, à leur gré l'odeur est trop forte et le goût trop prononcé. Cela provient de ce que le beurre de cuisine est fait chez nous avec du lait de brebis et que généralement notre huile, bien que, naturellement, excellente, n'est pas suffisamment raffinée. A telle enseigne (ici j'ouvre une parenthèse) qu'une noble dame grecque élevée en Angleterre, n'ingère, malgré son ardent patriotisme, que de l'huile d'arachides et que quelqu'un (dont j'ai vu la lettre) a pu écrire sans ironie qu'à Paris «*faute d'huile*, on était ces derniers temps, bien obligé de se contenter d'huile d'olives!...»

Moralité: Si vous voulez faire plaisir à un Français, employez du beurre frais (de vache); à un Allemand, un Hongrois ou un Polonais, de la graisse de porc (*saindoux*) qu'en Europe Centrale on appelle *smaltz*; à un Anglais ou à un Américain, mettez le moins de beurre possible et, de préférence, remplacez-le, mais toujours en quantité minimale, par un quelconque «ersatz» (margarine, végétaline, etc.).

Deux autres particularités que m'avait déjà signalées Salmon et qui n'ont pas échappé à M. Tselementès c'est que nos douceurs sont trop sucrées pour le goût des Occidentaux en général et que le café dit «dure» est exécutable dans le café au lait. Mais alors que Tselementès prétend qu'il n'y a qu'une façon de préparer le café-filtre, Salmon, lui, me disait que tous les cafés servis en Europe étaient «rotton» et que si l'on voulait faire plaisir à ses compatriotes, il fallait le préparer à la façon américaine (*in the american manner*). C'est-à-dire — nous apprend encore M. Tselementès — sans le moindre grain de chicorée.

Restent les desserts et par *desserts*, les Américains n'entendent pas les fruits mais ce qu'en France on appelle les entremets (*applepies, puddings*, etc.), M. Tselementès a d'autant mieux fait de leur consacrer un chapitre spécial que tous les Anglo-Saxons en sont friands.

Je m'arrête là quoiqu'il y aurait encore beaucoup de bien à dire de la *Cuisine Internationale*, mais le but de cet article n'est pas de faire de la publicité à un ouvrage si utile soit-il. Ce que je me suis proposé c'est de montrer l'intérêt qu'il y a pour le Tourisme Hellénique à réserver une large place à la vraie cuisine étrangère (et non cosmopolite) en même temps qu'à quelques-uns de ses meilleurs plats *nationaux*. Je dis «natio-

(1) *Messenger d'Athènes* du 14 Juin 1939.

(2) Célèbre cuisinier du siècle de Périclès

(3) *Cuisine Internationale*. - Un vol. illustré in-16, de 272 pages, en grec.

naux» car bien des mets grecs qui se présentent sous le masque de la cuisine orientale comme, par exemple, les *keftédès*, les *youvarlakia*, les *moussakas* ne sont que des émanations de l'art culinaire hellénique, qu'il y a lieu, non seulement de rebaptiser, mais encore de débarrasser de leur trop-plein de graisse et de leur assaisonnement outrancier (4).

(4) Le seul auteur étranger qui, à notre connaissance, ait rendu justice à la cuisine grecque, est M. Philippe Secretan, dans sa "Grèce sans Mythologie" (Entr'autres plats, il vante les "dolmades" bouchées de viande hachée cuites dans

Si, pour terminer, il m'est permis de formuler un vœu, c'est de voir M. Tselementès, à qui rien de ce qui touche la cuisine ne saurait être étranger, s'intéresser bientôt aux plats de régimes, adjuvants indispensables de toute cure hydro-minérale rationnelle.

En ce faisant, non seulement il méritera bien de la Grèce qui compte — assure M. G. Leccas — 750 sources thermales, mais aura droit aussi à la

des feuilles de vigne, avec sauce blanche au citron (*avgolémone*).

reconnaissance des milliers d'arthritiques, hépatiques et diabétiques, hellènes et égyptiens, qui par ma modeste plume, l'en remercient à l'avance.

SPYRIDION PAPPAS

N.B. - Au moment de mettre sous presse nous apprenons que le vœu exprimé par notre collaborateur ne tardera pas à être exaucé car M. Tselementès, depuis quelques mois déjà, travaille à un ouvrage de ce genre. (N.d.l.R.).

KAMMENA-VOURLA

Nos lecteurs se rappellent sans doute l'article qu'il y a un an nous avons consacré à la ville d'eaux grecque de Kamména-Vourla. (1). Les détails qui suivent en sont le complément utile, et pour ainsi dire, la mise au point car, depuis lors, de nombreuses améliorations ont été apportées à cette station thermale nsui generis qui, aujourd'hui peut rivaliser avec la villes d'eaux de l'Etranger les plus renommées.



Sur la plage unique de Kamména-Vourla

Kamména-Vourla, qui a obtenu un grand prix à la dernière Foire Internationale de Thessaloniki, joint — nous avons expliqué pourquoi — d'un climat merveilleux. Et si jadis, les moustiques y faisaient un peu trop parler d'eaux, depuis quelque temps, grâce à certaines mesures sanitaires ad hoc, ces insectes «anophèles» et nuisibles ont complètement disparu et, avec eux, toute trace de fièvre (paludéenne ou autre).

Kamména-Vourla — avons-nous dit — est une véritable piscine de Silog en ce sens que son sous-sol groupe plusieurs sources d'un effet thérapeutique différent bien que les principales soient ses sources radioactives!

Dans un rapport adressé au Sous-Secrétariat d'Etat pour la Presse et le Tourisme, M.M. Georges Joakimoglou, professeur de Pharmacologie à l'Université d'Athènes et Eugène Phocas, professeur d'Hydrologie et de Climatologie à la même Université, attestent que l'eau des sources déjà canalisée possède une radioactivité de 184 à 248 unités Mache et que cette teneur est absolument satisfaisante étant donné qu'elle est supérieure à celle des sources étrangères similaires qui,

pourtant, sont réputées pour leur puissance radioactive et leurs vertus curatives. En effet, les sources de Gastein en Autriche n'ont que 155 unités Mache et celles de la Bourboule, en France, que 108 seulement.

A) Les eaux chlorurées sodiques radioactives sont indiquées contre les affections suivantes:

1) Les rhumatismes chroniques, certaines formes d'arthrite déformante, les spondylites arthritiques chroniques (endocriniennes, d'origine nerveuse, etc.)

2) La diatèse urique (arthritisme, goutte, lumbago)

3) Les névrites, poynévrites, névralgies de toute nature (la sciatique en particulier,) les lésions ophtalmiques, les paralysies nerveuses, la paralysie infantile, les céphalalgies, migraines, vertiges, l'insomnie, les formes légères de neurasthénie, la faiblesse du nerf optique, la vieillesse, le surmenage, les troubles du système nerveux, etc.)

4) Les maladies des muscles en général et de nature rhumatismale en particulier;

5) Les rhinites, chroniques, les pharyngites, l'asthme bronchial;

6) Les entérocolites chroniques, les colites d'origine dysentérique, etc;

7) L'artériosclérose, l'hypertension, l'angine, la phlébite, les myocardies.

8) L'ulcère atone, les fistules, la sclérodermie, la tuberculose de la peau, etc;

9) les troubles endocriniens, les métrites, l'impuissance sexuelle, etc.

B) Les bains ferrugineux sont particulièrement efficaces contre:

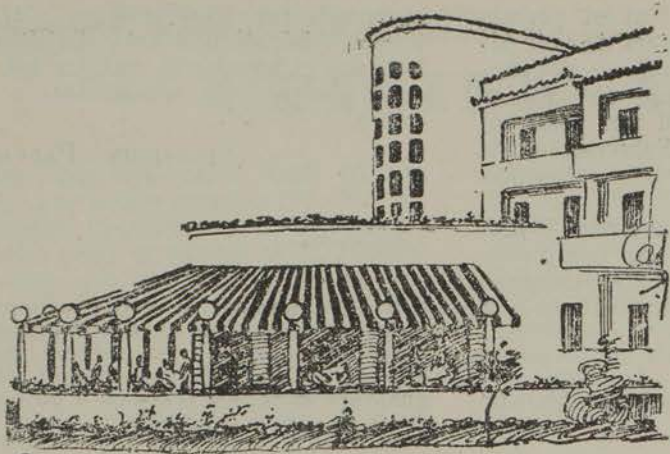
L'anémie, la chlorose, les états lymphatiques, certaines formes d'atonie et d'asthénie générale.

C) Les eaux hydro-chlorurées sodiques de Mylo-Conniqvihi sont recommandées contre: les maladies du tube digestif, (inflammation de la vésicule, la lithiase biliaire, etc) et du système respiratoire, (bronchites chroniques, etc.)

D) Quand à l'eau de la source de beauté Aphrodite qui renferme du soufre colloïdal, elle a pour effet d'adoucir la peau et de débarrasser l'épiderme de maintes éruptions cutanées (pustules, panades, dartres, eczéma du visage, etc).

Le Conseil d'Administration des «Radiothermes de Throecium» (tel est le nom inspiré de l'antique, de la compagnie fermière de Kamména-Vourla), présidé par l'industriel bien connu M. Jean Papastratos et au sein duquel M.M. G. Vassiliadès et Em. Papadakis exercent

(1) Cf notre livraison No. 17-18 de 1939 p. (11-13)



Une vue de la Veranda et de l'Hôtel

les fonctions directoriales d'administrateur-délégué, a mis tout en oeuvre pour faire de cette ville d'eaux grecques l'émule des stations thermales les plus « up to date ».

Le nouvel Etablissement Hydrothérapique contient 75 luxueuses baignoires séparées; une installation de douches, demassage, de lavages internes, et de mécano-thérapie; de vastes salles d'attente et de repos etc. A l'Etablissement est annexé un laboratoire biochimique admirablement outillé qui permet de suivre scientifiquement l'état particulier de chaque baigneur.

Le prix des bains ordinaires a été fixé à 30 drachmes.

La température naturelle des eaux varie entre 34 et 36° mais, dans certains cas cette température peut être élevée à volonté sans que la radioactivité de l'eau s'en ressente le moins du monde. Et on envisage l'aménagement prochain de baignoires spéciales pour bains de boue radioactivité.

Enfin, Kamména-Vouïra possède aussi deux sources d'eau potable: la *Haute-Source* (radioactivité: 14 unités Mache) et celle d'*Aspronéri* dont l'eau diurétique et stomacale, ressemble beaucoup, au point de vue de sa composition, à l'eau de table d'Evian.

La saison balnéaire commence le 1er Mai et prend fin le 30 Octobre, mais l'un des grands hôtels reste ouvert même en hiver à l'intention des chasseurs, excursionnistes, etc.

Ces grands hôtels sont — nous l'avons déjà dit — au nombre de trois.

Un hôtel de grand luxe (RADIUM No. 1) de 75 chambres.

Lit: 100 à 120 drs. par jour mais on y donne aussi le Pension et la demi-Pension. (Restaurant, Bar, Salon de Coiffure, Ascenseur, etc. ainsi qu'une installation hydrothérapique intérieure et le téléphone avec Athènes).

Un hôtel (RADIUM No. 2) celui qui reste ouvert toute l'année, de 25 chambres.

Chambres à 1 lit: 60 - 80 drs. par jour.

2 lits: 120 - 150 « «

Un hôtel de 2me Classe (RADIUM No. 3) de 25 chambres également.

Chambres à 1 lit: 70 - 90 drs. par jour.

2 lits: 130 - 150 « «

Le Restaurant, à l'usage des clients des deux derniers hôtels et de ceux de l'hôtel No. 1 sans pension ou avec demi-pension est à la carte. La cuisine y est de premier ordre, et certains victuailles (lait, beurre, fromages, fruits,) proviennent de la Ferme de la Société, sise à 9 kilomètres de la ville d'eaux.

Mais, outre ces trois grands hôtels et ce Restaurant de luxe où l'on sert aussi des plats de régimes il existe dans le village, des hôtels plus petits où l'on peut se procurer des chambres à raison de 30 à 50 drs. par jour et plusieurs restaurants - brasseries populaires.

Un Bureau de Postes et Téléphones fonctionne à proximité des grands hôtels et, au village, il y a de nombreux magasins fort bien achalandés.

Kamména-Vouïra communique avec Athènes (210 kilomètres).

Par la route, via Atalante, (Parcours en auto: 4 heures).

Par chemin de fer, soit via Tithoréa, soit via Lianocladi, (stations situées sur la ligne de l'Etat) et, de là, directement en auto.

Par mer, via Chalcis (quatre fois par semaine).

Disons, pour terminer que, devant Kamména-Vouïra s'étend une vaste plage où les personnes bien portantes ainsi que les enfants peuvent prendre des bains de mer et de soleil et s'ébattre sur le sable, sans compter que cette ville d'eaux qui réunit tous les attraits, est un excellent centre d'excursions (alpestres, archéologiques et autres), à pied, à âne ou à cheval.

ORION

Echos et Nouvelles

A la Mémoire du Prof. Th. PAPAYOANNOU

Rendant un suprême hommage à la mémoire du Prof. Papayoannou, la



Croix Rouge Hellénique lui décerna à titre posthume sa Médaille d'Argent, que M.C. Mouraliadis, Président du

Comité Egyptien de cette Oeuvre, remit à Mme Vve. Papayoannou, au cours d'une cérémonie aussi simple qu'émouvante.

Nos Hôtes

Notre excellent confrère athénien M. Théodore Doganis, correspondant militaire du grand quotidien «Vradyini» est notre hôte. A son arrivée il fit la connaissance de ses confrères d'Egypte à nos bureaux ou fut organisée une réception intime en son honneur. M. Doganis après avoir visité le front albanais où il séjourna pendant six semaines, est arrivé en Egypte d'où il se rendit en Lybie, visiter les champs de bataille que les forces britanniques illustrèrent ses derniers jours. Il compte se rendre prochainement au Soudan et en Somalie visiter également les lieux de combat entre l'Angleterre & l'Italie.

Le Premier australien M. Menzie. Sir Archibald Wavell, le Général Ca-

troux, intervisés, lui ont remis des messages exaltant le courage et l'abnégation des soldats hellènes qui combattent avec leurs frères d'armes, les Britanniques, pour la liberté, la civilisation et un meilleur avenir pour l'humanité.

A la Direction de la Censure de la Presse

Par décision du gouverneur militaire, M. Hassan Youssef, directeur du bureau de la presse, a été délégué pour assumer les fonctions de directeur de la censure de la presse en remplacement du Dr. Mohamed Awad.

M. Hassan Youssef, se trouve de par ses fonctions depuis plusieurs années en relations étroites avec les journaux et les journalistes.

Il occupa les fonctions de directeur du bureau de la presse aux Affaires Etrangères. Diplomate de carrière, homme aimable et distingué, le nouveau chef de la censure sera à sa place à la tête d'une institution dont le rôle est de premier plan dans l'organisation de la nation.

Mères de famille !

avec $\frac{1}{2}$ kilo

de Chocolat en poudre

“ GROPPI ”

à P.T. 9

Vous pourrez préparer
30 tasses de chocolat à vos enfants

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

Lebon & Cie.

53, Avenue Fouad 1er. - LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduits pour Industries

Vente et location de chauffe-bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques.

Appareillage en tous genres GAZ & ELECTRICITÉ

COKES CALIBRES

BRAI (Pitch)

COUDRON BRUT ET DESHYDRATE

HUILES DERIVEES DU GOUDRON, NAPHTALINE

Brvez frais
Vivez joyeux...

(Rabelais)



STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE